



10, 2 DA : Maroc, 2,30 dir. ; Tunisie, 2,50 m.
 Espagne, 1,40 DA ; Autriche, 14 sch. ; Belgique
 m. ; Suède, 250 F CFA ; Suisse, 4,30 dir.
 m. ; Portugal, 8,50 sch. ; Espagne, 78 pes. ; E.-U., 69 \$-
 2. 40 dir. ; Iran, 120 rls. ; Irlande, 70 s.
 ; 900 L. ; Liban, 125 p. ; Luxembourg, 20 F.
 ; 4,50 m. ; Pays-B., 1,75 sch. ; Portugal
 m. ; Suède, 250 F CFA ; Suisse, 4,30 dir.
 m. ; 1,30 F. E.-U. 85 cents ; Yougoslavie, 38 s.

Tarif des abonnements page 14

5, RUE DES ITALIENS
 75477 PARIS CEDEX 89
 C.C.P. 6387 - 33 CARIS
 Telex Paris m. 638372

Tél. : 246-72-23

Fondateur : Hubert Beuve-Méry

Directeur : Jacques Falvet

BULLETIN DE L'ÉTRANGER

Espoir pour les Sahraouis

[illegible]

Marxisme point positif, les
Marxistes sont désarmés
d'accord pour que les popula-
tions sahariennes soient con-
sidérées comme des citoyens
un droit à l'autodétermina-
tion. Deuxième point capital.
Rabat accepte un précédent
et n'en demeure pas moins
conformément aux principes
d'indépendance formulés par le co-
mité «ad hoc» de l'O.U.A. Il
n'en demeure pas moins que
les intérêts des populations sa-
hariennes sont au premier
plan. On en tire la conclusion
qu'il est impossible de faire
preuve le fait que le Maroc a
réaffirmé avec force et se-
rieux ses droits historiques sur les pro-
vinces sahariennes. Les condi-
tions d'application «ad hoc»
des principes de l'O.U.A. sont
craques-le-fen. le retrait des
troupes combattantes d'un
côté, la mise en place d'insti-
tutions d'administration et de
sécurité, l'organisation et le
contrôle du référendum, consti-
tuent autant d'hypothèses
qui ne peuvent être progressi-
vement traitées.

[illegible]

(live nos informations page 2)

La politique du P.C.F.

- Le comité central souhaite que le prochain congrès confirme la ligne actuelle
- M. Eiterman n'est pas remplacé au secrétariat

Le vingt-quatrième congrès du parti communiste aura lieu fin janvier-début février 1928. Ainsi en a décidé le comité central du P.C.P., réuni les heures 25 et vendredi 28 juin 1927. Le comité central a adopté l'invitation le rapport présenté par M. Georges Marchais, qui a annoncé que ce congrès sera préparé par un débat « sérieux, large, approfondi » dans tout le parti. Le secrétaire général a précisé que la ligne des précédents congrès devra être confirmée. Toutefois, l'accord du comité central n'a pu se faire sur le nom du remplaçant au secrétariat, du M. Charles Pitterman, devenu ministre d'Etat chargé des

transports.

En outre, les autres partis de la majorité, le P.S. et le M.L.R., devront élargir leurs propres bases à la rentrée. Les radicaux du gauchisme devront élire un nouveau président, en remplacement de Marcel Colson, ministre de l'Économie.

La réunion commune du parti communiste qui a eu lieu le jeudi 25 et vendredi 26 juin au Palais de la Nation, à Paris, s'est terminée à 22 h. 30, vendredi. C'est à la fin d'une journée épuisante que les dirigeants de l'instance, d'autant que le comité central s'était déjà réuni le 25 juin, ont pu se réunir pour discuter du P.C.F. et le P.S. et se prononcer sur la proposition communiste au gouvernement.

Une participation directe au gouvernement. Les quotidiens du P.C.F., bornés, comme toujours, à publier les communiqués officiels du parti, Marchais, ou ignorent ce que les travaux du comité central ont été la veille. Ils ne mentionnent que le « brouillon » de la résolution sur la « fin à la base » du parti, qui est le titre d'un article du *Jeune Révolution* (26) du prochain 27 juin. Ce journal, qui est le seul à commenter sur mots d'ordre, sur la base d'un texte que le comité central a adopté, ne mentionne pas

PATRICK JARREAU.
(Lire la suite page 7.)

LE CONSEIL EUROPÉEN DE LUXEMBOURG

M. Mitterrand souhaite la mise en place d'un « espace social européen »

M. Mitterrand participera, lundi 29 et mardi 30 juillet, à Luxembourg, aux premiers conférences internationales depuis qu'il est président de la République. Il se rend à Luxembourg avec deux intentions précises, a dit M. Vazzeila, porte-parole de l'Elysée, notamment celui de mettre l'accent, « de manière très ferme », sur l'aspect social de la Communauté, jusqu'alors négligé. Il insistera sur « la priorité égale à observer dans la lutte contre le chômage et l'inflation »,

La Grande-Bretagne prendra mercredi la présidence semestrielle des Dix. Lord Carrington, secrétaire au Foreign Office, appelé à jouer un rôle de premier plan dans les prochains mois, répondant aux questions de Maurice Delarue, précise une politique qui, dans le domaine communautaire, s'oppose, sur des points essentiels, à celle de la France.

Les ressources doivent aller «des plus riches aux plus pauvres»

nous déclare lord Carrington

e Votre gouvernement est le plus conservateur de la Communauté et le plus libéral en matière économique alors que celui de M. Mitterrand sera le plus socialiste et dirigiste. N'y a-t-il pas là un risque de nouvelles dissensions entre Londres et Paris ?

— La France est un allié important du Royaume-Uni, quelle que soit la teinte politique du gouvernement de l'un ou l'autre d'eux. Malgré nos divergences, nous développons les relations franco-britanniques par tous les moyens et à l'égard des dissensions après des siècles d'épreuves et d'erreurs, nous avons

Les investissements français à l'étranger

Elf-Aquitaine lance aux États-Unis une offre publique d'achat de près de 14 milliards de francs

Les pouvoirs publics ont autorisé la société nationale Elf-Aquitaine à lancer une offre publique d'achat, pour quelque 2,5 milliards de dollars, sur une société minière et pétrolière canadienne, Terra Cell, dont elle offre d'ailleurs l'achat à un prix de 1,1 milliard de dollars. Dans le même temps, le groupe d'Etat français cesse ses activités au Canada en revendant sa participation de 75 % dans Aquitaine Company of Canada à une société canado-nonne, C.D.C., par ce que « la politique du gouvernement d'Ottawa tend à retirer aux intérêts étrangers le pouvoir de contrôle dans les sociétés pétrolières exploitant au Canada ».

La société C.D.C., enfin, devrait céder sa participation de 37 % dans Texaco Gulf à Elf si l'O.P.A. réussit. Si cette dernière condition donne de bonnes chances de réussite à l'opération, l'intervention d'une entreprise publique française sur le marché américain dans la conjoncture politique risque d'être diversement appréciée outre-Atlantique.

Cette opération intervient au lendemain de l'annonce de l'implantation outre-Atlantique de deux autres sociétés françaises, Lafarge-Cloppet et B.S.N.

Voilà plusieurs années que le groupe Riff-Aguilante chercheait à se développer en France. Cette diversification géographique était même jugée comme l'un des éléments de la stratégie globale de la société par son président M. Mehlendorf.

Le développement croissant des investissements pétroliers (la mise en valeur d'un gisement de gaz en Algérie, la mise en exploitation d'un gisement de pétrole en Côte d'Ivoire) coûté plus de 30 milliards de francs) oblige la compagnie à disposer de quelques « rentes » à court terme. Les bénéfices et les sources de revenus importantes : le gisement de Lacq, où elle bénéficie d'un droit de préemption — d'une fiscalité très intéressante, et le Gabon. Or le gisement de gaz de Lacq, en production depuis le début des années 60, va commencer à diminuer dans les prochaines années. Les réserves de pétrole en prise » est toujours possible et

LUXEMBOURG
mise en place

[illegible]

BRUNO DETHOMAS

(Lire la suite page 12)

Une brochure du « Monde » sur les élections législatives

Où retrouver les résultats détaillés des élections législatives des 14 et 21 juin 1981 ? Le Monde propose, sous une présentation plus pratique et plus durable que celle du quotidien, une brochure de la série « Dossiers et documents » intitulée : « Les élections législatives de juin 1981 - La gauche socialiste obtient la majorité absolue ».

Outre les résultats dans chaque circonscription, les cartes et les commentaires, on y trouvera un bilan du travail législatif de la précédente Assemblée, l'état des forces politiques après l'élection présidentielle, la présentation du nouveau personnel politique (cabinet du président de la République, membres du gouvernement, nouveaux députés), les déclarations, prises de position, documents qui ont marqué cette période de mutation. En particulier, les projets des nouveaux ministres. Cette brochure, de cent quarante pages, est en vente dans tous les kiosques au prix de 23 F.

AU FESTIVAL DE COLMAR

Münchinger et le concert des anges

[illegible]

JACQUES LONCHAMPT.

(Lire la suite page 84)

le muft de Cartier

Paris
*Perfection technique, raffinement esthétique,
garantie à vie.*

MONTRES SANTOS

DIPLOMATIE

M. Brejnev se rendrait à Bonn en novembre ou en décembre

De notre correspondant

Bonn. — La visite que M. Brejnev doit faire cette année à Bonn est une fois encore retardée. An d'après le chef du Kremlin, c'est le chef du Chah des mois de juillet, c'est-à-dire tout de suite après le sommet des grandes nations industrielles à Ottawa. Après quoi, en envisageant apparemment une date au mois de septembre. Mais, en attendant, le chancelier Schmidt lui-même vient d'indiquer, devant le groupe parlementaire social-démocrate au Bundestag, qu'il attend M. Brejnev en ouverture en décembre. De nombreuses rumeurs circulent depuis quelque temps. Bonn au sujet de cette visite. Après une entrevue de travail, le 26 juin, entre le chancelier et l'ambassadeur soviétique M. Vladimir Semenov, on confirmait que le chef du Kremlin n'était pas modifié ses intentions. C'est aujourd'hui dans la capitale ouest-allemande que les rumeurs ont leur source. Elles ont pour origine un peu moins de huit à quinze jours. Une première proposition est faite à la situation toujours très incertaine en Pologne. Il a toujours été clair que la visite de M. Brejnev dépendait de la décision si une intervention soviétique à Varsovie devait avoir lieu. La véritable source des rumeurs de Bonn paraît donc être d'un ordre différent. Le chancelier ne peut pas donner en aucune manière l'impression qu'il caractériserait en accueillant le chef du parti social-démocrate, M. Heilmann, à faire pression sur M. Brejnev. M. Schmidt, pour sa part, attend que les négociations soviéto-américaines sur les euro-missiles soient achevées. De son côté, M. Brejnev espère sans doute uti-

Un entretien avec lord Carrington

(Suite de la première page.)

Comment peut-on conclure l'« association » de non-venezuela d'activité avec l'opposition de l'opposition britannique envers la Communauté? Le Daire, ministre des finances, suggère, par exemple, que les Dix réfléchissent ensemble à la restriction du temps de travail. Elles sont prêtes à nous engager dans cette voie?

Notre gouvernement est fermement engagé dans l'Europe et décidé à montrer au peuple britannique les avantages de l'ap-

partenance à la Communauté. Le Royaume-Uni est très désireux de continuer avec ses partenaires pour résoudre les problèmes dont nous souffrons tous, comme le chômage et l'inflation. L'attitude des citoyens envers la Communauté dépend pour une bonne part des effets qu'ils perçoivent sur leur vie quotidienne.

Il est essentiel que, pendant la présidence britannique, nous discutions du chômage et de l'inflation. Cependant, nous devons avoir à l'esprit que nous ne pouvons espérer une solution durable au chômage que si nos entreprises sont compétitives sur les marchés internationaux.

La politique agricole commune

Il ne s'agit pas simplement de plafonner les contributions britanniques. Nos discussions en arrangement qui déterminent le flux indifférent de tous les États membres en ce relatif à des facteurs objectifs comme l'importance de la population et la productivité relative. Le résultat doit être équitable et justifiable pour tous les États membres.

Le gouvernement français a toujours considéré que les excédents agricoles qui grèvent les finances des États membres ne sont pas une contribution à la Communauté. Ils sont le résultat de la politique agricole commune.

Que pensez-vous des propositions faites par la Commission et ce sujet? Le Monde de 23 juin?

À première vue, le rapport de la Commission contient des suggestions utiles et constructives. Il est évidemment très général et beaucoup dépendra du détail. L'important est que la Commission trouve une solution durable, fondée sur une base solide à son développement futur.

Le chancelier de l'Échiquier (ministre des finances britannique) a déclaré (le 19 juin) que le budget de la Communauté pour 1982 est le dernier compte des dépenses britanniques pour chaque année.

Non. Le problème n'est pas britannique mais communautaire. Il s'agit de la politique agricole commune. Aujourd'hui, deux États seulement ont contribué au budget. C'est le Royaume-Uni et la République fédérale d'Allemagne.

La R.F.A. a-t-elle des réserves sur la politique de la Commission? Le Monde de 23 juin?

Violentes manifestations à Jérusalem. Des émeutes ont éclaté dans la ville sainte, provoquant de nombreuses blessures et destructions matérielles.

Les sondages publics ont confirmé la montée du Yémen à quatre jours des élections. Selon un sondage publié par Yediot Aharonoth, vendredi 26 juin, le parti de M. Begin obtiendrait 39 % des voix (40 sièges), les travaillistes 33 % (40 sièges), les partis religieux 10 % (19 sièges) et les autres formations 11 sièges.

Les sondages de l'Institut Modlin ont également confirmé la victoire de M. Begin. Ces estimations sont publiées par le Yediot.

Madagascar. Libération et levée du couvre-feu. Le couvre-feu a été levé à 10 heures du soir. Les élections ont eu lieu dans les provinces de 3 et 4 (février) qui avaient fait officiellement 6 morts et 43 blessés, a été levé à l'occasion du vote unanime au sein de l'Assemblée nationale.

Pologne. Pas d'activité militaire en Pologne. Selon Washington, l'armée polonaise n'a pas d'activité militaire en Pologne.

Arabes. Les Arabes ont été libérés de la prison de Port-Saïd. Les Arabes ont été libérés de la prison de Port-Saïd.

Arabes. Les Arabes ont été libérés de la prison de Port-Saïd. Les Arabes ont été libérés de la prison de Port-Saïd.

Arabes. Les Arabes ont été libérés de la prison de Port-Saïd. Les Arabes ont été libérés de la prison de Port-Saïd.

Arabes. Les Arabes ont été libérés de la prison de Port-Saïd. Les Arabes ont été libérés de la prison de Port-Saïd.

Arabes. Les Arabes ont été libérés de la prison de Port-Saïd. Les Arabes ont été libérés de la prison de Port-Saïd.

Arabes. Les Arabes ont été libérés de la prison de Port-Saïd. Les Arabes ont été libérés de la prison de Port-Saïd.

Arabes. Les Arabes ont été libérés de la prison de Port-Saïd. Les Arabes ont été libérés de la prison de Port-Saïd.

Arabes. Les Arabes ont été libérés de la prison de Port-Saïd. Les Arabes ont été libérés de la prison de Port-Saïd.

Arabes. Les Arabes ont été libérés de la prison de Port-Saïd. Les Arabes ont été libérés de la prison de Port-Saïd.

Arabes. Les Arabes ont été libérés de la prison de Port-Saïd. Les Arabes ont été libérés de la prison de Port-Saïd.

Le conseil des finances des Dix examinera avec les représentants des socialistes d'Ottawa l'impact des taxes d'importation sur la Communauté. Le sommet nous fournira une bonne idée de la situation.

Gravement blessé à la tête. M. Mitterrand a été gravement blessé à la tête.

Le Royaume-Uni n'a jamais été aussi près de la paix. Il a trouvé utile à la fois à la paix et au bonheur du monde. Il suffit que le gouvernement français se rende compte de la situation.

La Grande-Bretagne doit se rendre compte de la situation. Le F.U.R.S.S. doit se rendre compte de la situation.

Il y aura peu de réduction de dépenses de défense. Au contraire, notre budget de défense des deux prochaines années tendra à augmenter.

Le fait d'être neutre, qui ignore les dangers géopolitiques, est une erreur. Les préoccupations de l'opinion à l'égard de la situation sont très importantes.

Je ne pense pas que le danger de guerre soit imminent. Je pense que le danger de guerre est toujours présent.

La sécurité dépend à la fois de la crédibilité de notre défense et de la volonté de la France et de la Grande-Bretagne de contrôler les armements.

M. Mitterrand est promu pour son effort, son engagement et son dévouement à la cause de la paix.

La qualité de l'air est très importante. Les Britanniques ont été très intéressés par les résultats de la recherche.

Les Britanniques ont été très intéressés par les résultats de la recherche. Les Britanniques ont été très intéressés par les résultats de la recherche.

Les Britanniques ont été très intéressés par les résultats de la recherche. Les Britanniques ont été très intéressés par les résultats de la recherche.

Les Britanniques ont été très intéressés par les résultats de la recherche. Les Britanniques ont été très intéressés par les résultats de la recherche.

Les Britanniques ont été très intéressés par les résultats de la recherche. Les Britanniques ont été très intéressés par les résultats de la recherche.

Les Britanniques ont été très intéressés par les résultats de la recherche. Les Britanniques ont été très intéressés par les résultats de la recherche.

Les Britanniques ont été très intéressés par les résultats de la recherche. Les Britanniques ont été très intéressés par les résultats de la recherche.

Les Britanniques ont été très intéressés par les résultats de la recherche. Les Britanniques ont été très intéressés par les résultats de la recherche.

Les Britanniques ont été très intéressés par les résultats de la recherche. Les Britanniques ont été très intéressés par les résultats de la recherche.

Les Britanniques ont été très intéressés par les résultats de la recherche. Les Britanniques ont été très intéressés par les résultats de la recherche.

Les Britanniques ont été très intéressés par les résultats de la recherche. Les Britanniques ont été très intéressés par les résultats de la recherche.

Les Britanniques ont été très intéressés par les résultats de la recherche. Les Britanniques ont été très intéressés par les résultats de la recherche.

Les Britanniques ont été très intéressés par les résultats de la recherche. Les Britanniques ont été très intéressés par les résultats de la recherche.

Les Britanniques ont été très intéressés par les résultats de la recherche. Les Britanniques ont été très intéressés par les résultats de la recherche.

Les Britanniques ont été très intéressés par les résultats de la recherche. Les Britanniques ont été très intéressés par les résultats de la recherche.

forfaits
train + hôtel
Vacances sur la Côte d'Azur
Maxima
2000
au départ de toutes les gares de l'Ile-de-France
1.832f 1 semaine
Ce prix comprend le séjour en chambre double et pension complète (vin compris), dans un hôtel de tourisme *** ou ****, ainsi que le voyage en train, aller-retour, en classe 2^e ou 3^e classe réservée.
Il s'agit d'un prix par personne et qui est garanti jusqu'au 1^{er} octobre 1981.
Par ailleurs, vous bénéficiez d'une réduction de 350 F par semaine du 27 septembre au 11 octobre.
Du 5 juillet au 30 août, il est demandé un supplément par semaine de 231 F.
Des conditions analogues vous sont proposées au départ des autres régions de France.

TOURISME
SNCF
train + hôtel
rendez-vous dans les Gares et Bureaux de Tourisme SNCF

politique

M. CHEYSSON : « La déclaration département d'État est inacceptable »

Et lorsque, au milieu d'un dîner, il se penche vers elle et murmure : « Tu es si belle », elle se crispe, elle rougit, elle se désole. Elle se rappelle, elle se remémore, elle se reconstruit. M. Edouard Duret, il fait remarquer qu'il aurait eu plus de charmes en se présentant en tenue de soirée. Elle se rappelle : « L'année d'après, Mme Marie-Jeanne Lagarde, qui, pendant deux années, a été sa voisine dans le dortoir, me dit : « Tu es si belle ! » L'épouse ou les voisins pour lui des glaces à la crème.

Avec ses mari civils, elle en eut deux, mais elle ne se souvient pas, ensemble, le mariage des enfants des deux familles, lors vacances de Noël, à la fin de l'année 1900, retrouvailles choques, folie qui tua le cochon. « Vous-vous, c'était sûr, un jour qu'il avait présenté de la viande, elle avait dit : « Ça sent mauvais, j'espère que l'on pourra encore se voir ! nous a promis qu'il viendrait dîner le septembre, mais elle ne l'a jamais vu. » Elle oubliait pas, car nous ne sommes pas des socialistes du 11 mai.

M. François Mitterrand a répondu : « Ça sent mauvais, j'espère que l'on pourra encore se voir ! » M. Mitterrand rencontrait Ploherne, sature de porc et charbonniers et déjeuné à la maison du maître de la maison du Parc Régional du Morvan.

Le Monde

AFFAIRES

Elf-Aquitaine lance aux États-Unis une offre publique d'achat de près de 14 milliards de francs

(Suite de la première page.)

Tel n'est pas le moindre des paradoxes de voir un gouvernement socialiste permettre à une société d'État de réaliser une opération de capitalisation sauvage, là où un gouvernement libéral avait mis son veto.

L'affaire, il est vrai, est moins importante et comporte un volet défensif en même temps qu'une action offensive. Enfin, elle ne nécessite aucune mise de fonds française, ce qui a, sans nul doute, pesé lourd dans la balance en cette période de difficulté monétaire.

L'action défensive, c'est le départ du groupe du Canada, « la politique du gouvernement canadien », rappelle le communiqué d'Elf-Aquitaine, « tend à retirer aux intérêts étrangers le pouvoir de contrôle dans les sociétés exploitant au Canada » (voir l'article de Bertrand Grange).

Aquitaine Company of Canada, filiale à 75 % du groupe Elf-Aquitaine — a donc décidé, nous le précisons tout d'abord, de cesser ses activités au Canada et de céder, dans un premier temps, 40 % de ses actions à un holding contrôlé par le gouvernement fédéral, la Corporation Development of Canada (C.D.C.). La transaction porte sur 10 millions de dollars canadiens (environ 35 milliards de francs), soit 74 dollars l'action. Le titre était coté à 53 dollars à la Bourse de Toronto au début de la semaine et était en pleine ascension devant les excellentes résultats de la société en 1980 (doublement des bénéfices à 60 millions de dollars) et les bonnes perspectives pour l'année en cours. Selon notre correspondant, les experts estiment que la société française aurait pu obtenir 80 à 100 dollars par action, Elf-Aquitaine se séparant des 20 % restants dans un deuxième temps, ce qui porterait le montant de la transaction totale à 14 milliards de dollars canadiens (environ 50 milliards de francs).

L'opération offensive, c'est une offre publique d'achat de la société minière et d'hydrocarbures américaine de moyenne importance, Texas Gulf, en cotée quelque 2,5 milliards de dollars à Elf-Aquitaine, qui prévoit de verser, des revenus de la vente de ses participations canadiennes et de lignes de crédit ouvertes sur États-Unis (notamment pour l'affaire Kerr McGee). Les dirigeants de la Texas Gulf devraient se réunir le samedi 27 juin pour donner leur avis sur cette opération, mais le groupe français dispose d'un accord préliminaire avec la société canadienne qui se traduit par une offre de 74 dollars l'action, ce qui est en dessous de la cote de 80 dollars de la Texas Gulf à l'O.R.A. récent.

La vocation du groupe partiellement remise en cause

Les avoirs canadiens de Texas Gulf seraient alors repris par C.D.C., Elf-Aquitaine conservant des actifs similaires sur le territoire des États-Unis.

Texas Gulf possède un taux de croissance et de rentabilité qui figure parmi les plus élevés de l'industrie américaine. À partir de production de sucre au Texas, elle s'est diversifiée et produit maintenant du pétrole, des produits chimiques, de la potasse, de l'argent, du cuivre et...

AVIS FINANCIERS DES SOCIÉTÉS

CESSATION DE GARANTIE

La Banque Industrielle et Commerciale, 22 rue de Valenciennes, Paris Cedex 10, informe le public que la garantie d'indemnité avait été octroyée par la S.A. Voyages Actavia, dont le siège est à Paris 20, 15, boulevard de la Chapelle, en vertu d'un contrat de cession de droits de propriété intellectuelle, conformément à l'article 30 du décret du 7-10-55 du 28 mars 1956.

Les créances sont antérieurement à la date de cessation de la garantie et sont couvertes par la Banque Industrielle et Commerciale, 22 rue de Valenciennes, Paris Cedex 10, qui se réserve le droit de produire par la cession dans les trois mois de la présente publication un avis de cessation de la garantie d'indemnité.

Il est précisé que la Banque Industrielle et Commerciale, 22 rue de Valenciennes, Paris Cedex 10, ne peut pas être tenue responsable de la cession de la garantie d'indemnité.

LES INVESTISSEMENTS FRANÇAIS À L'ÉTRANGER

La nouvelle politique pétrolière canadienne contraint les compagnies étrangères à cesser leurs activités

De notre correspondant

Montréal. — Après le rachat par la société nationale Pétro-Canada de la filiale de la société belge Fina (le Monde du 3 février), Ottawa vient de franchir un pas décisif dans le processus de « canadienisation » de l'industrie pétrolière. Le gouvernement fédéral a, en effet, décidé comme objectif de rendre le Canada autonome en pétrole d'ici à 1989 (actuellement environ 25 % des besoins sont couverts par les importations), et surtout de porter les investissements dans le domaine des hydrocarbures au Canada, mais d'appliquer ces objectifs au secteur privé canadien, qui bénéficie d'avantages fiscaux substantiels. Les sociétés étrangères à au moins 50 % par des intérêts canadiens ont droit à des dégrèvements fiscaux qui peuvent atteindre entre 30 % et 50 % de leurs coûts d'exploitation dans le pays.

En raison de l'importance de ces avantages d'exploitation dans la mer de Beaufort (Arctique) et au large des côtes du Labrador, où des investissements colossaux sont nécessaires, Aquitaine-Canada était plus affectée encore que les autres sociétés étrangères qui ont des activités pétrolières au Canada. Elle craint par ailleurs que le mouvement de retrait des investisseurs étrangers ne s'accroisse au point de gêner ses propres opérations et de remettre en question l'exploration des gisements pétroliers.

En raison de l'importance de ces avantages d'exploitation dans la mer de Beaufort (Arctique) et au large des côtes du Labrador, où des investissements colossaux sont nécessaires, Aquitaine-Canada était plus affectée encore que les autres sociétés étrangères qui ont des activités pétrolières au Canada. Elle craint par ailleurs que le mouvement de retrait des investisseurs étrangers ne s'accroisse au point de gêner ses propres opérations et de remettre en question l'exploration des gisements pétroliers.

BRUNO DETHOMAS.

Après le rachat par la société nationale Pétro-Canada de la filiale de la société belge Fina (le Monde du 3 février), Ottawa vient de franchir un pas décisif dans le processus de « canadienisation » de l'industrie pétrolière. Le gouvernement fédéral a, en effet, décidé comme objectif de rendre le Canada autonome en pétrole d'ici à 1989 (actuellement environ 25 % des besoins sont couverts par les importations), et surtout de porter les investissements dans le domaine des hydrocarbures au Canada, mais d'appliquer ces objectifs au secteur privé canadien, qui bénéficie d'avantages fiscaux substantiels. Les sociétés étrangères à au moins 50 % par des intérêts canadiens ont droit à des dégrèvements fiscaux qui peuvent atteindre entre 30 % et 50 % de leurs coûts d'exploitation dans le pays.

BRUNO DETHOMAS.

Après le rachat par la société nationale Pétro-Canada de la filiale de la société belge Fina (le Monde du 3 février), Ottawa vient de franchir un pas décisif dans le processus de « canadienisation » de l'industrie pétrolière. Le gouvernement fédéral a, en effet, décidé comme objectif de rendre le Canada autonome en pétrole d'ici à 1989 (actuellement environ 25 % des besoins sont couverts par les importations), et surtout de porter les investissements dans le domaine des hydrocarbures au Canada, mais d'appliquer ces objectifs au secteur privé canadien, qui bénéficie d'avantages fiscaux substantiels. Les sociétés étrangères à au moins 50 % par des intérêts canadiens ont droit à des dégrèvements fiscaux qui peuvent atteindre entre 30 % et 50 % de leurs coûts d'exploitation dans le pays.

BRUNO DETHOMAS.

Après le rachat par la société nationale Pétro-Canada de la filiale de la société belge Fina (le Monde du 3 février), Ottawa vient de franchir un pas décisif dans le processus de « canadienisation » de l'industrie pétrolière. Le gouvernement fédéral a, en effet, décidé comme objectif de rendre le Canada autonome en pétrole d'ici à 1989 (actuellement environ 25 % des besoins sont couverts par les importations), et surtout de porter les investissements dans le domaine des hydrocarbures au Canada, mais d'appliquer ces objectifs au secteur privé canadien, qui bénéficie d'avantages fiscaux substantiels. Les sociétés étrangères à au moins 50 % par des intérêts canadiens ont droit à des dégrèvements fiscaux qui peuvent atteindre entre 30 % et 50 % de leurs coûts d'exploitation dans le pays.

BRUNO DETHOMAS.

Après le rachat par la société nationale Pétro-Canada de la filiale de la société belge Fina (le Monde du 3 février), Ottawa vient de franchir un pas décisif dans le processus de « canadienisation » de l'industrie pétrolière. Le gouvernement fédéral a, en effet, décidé comme objectif de rendre le Canada autonome en pétrole d'ici à 1989 (actuellement environ 25 % des besoins sont couverts par les importations), et surtout de porter les investissements dans le domaine des hydrocarbures au Canada, mais d'appliquer ces objectifs au secteur privé canadien, qui bénéficie d'avantages fiscaux substantiels. Les sociétés étrangères à au moins 50 % par des intérêts canadiens ont droit à des dégrèvements fiscaux qui peuvent atteindre entre 30 % et 50 % de leurs coûts d'exploitation dans le pays.

BRUNO DETHOMAS.

INFORMATIONS « SERVICES »

VIVRE À PARIS

DECOLAGE.

Après les campagnes électorales, les ministres de Paris se préparent à quitter la capitale. Les ministres de Paris se préparent à quitter la capitale. Les ministres de Paris se préparent à quitter la capitale. Les ministres de Paris se préparent à quitter la capitale.

LE PARDON DE LA BATTERIE.

Le vigile-défenseur français national de la batterie sur les rives du fleuve, le 28 juin, à Conflans-Sainte-Hippolyte, dans les Yvelines.

JOURNAL OFFICIEL.

Sont publiés au Journal officiel du samedi 27 juin 1981 :
UN ARRÊTÉ.
Précisant les dispositions relatives à la mise en place d'un système automatisé d'exploitation d'arrivées de récoltes de vin.

ONE LISTE.

« D'indisponibilité aux concours d'admission à l'école spéciale militaire de Saint-Cyr en 1981.

PARIS EN VISITES

MARDI 30 JUIN

18 h. La Panthéon, 12 h. 30, entrée Musée de la Ville de Paris.
18 h. La Panthéon, 12 h. 30, entrée Musée de la Ville de Paris.

LUNDI 29 JUIN

18 h. La Panthéon, 12 h. 30, entrée Musée de la Ville de Paris.
18 h. La Panthéon, 12 h. 30, entrée Musée de la Ville de Paris.

VERTICALEMENT

1. Mot à double sens. Long comme un bras. Lettre grecque. Sifflet par les applaudissements. 2. Agence de la presse. 3. Agence de la presse. 4. Agence de la presse. 5. Agence de la presse.

MOTS CROISÉS

PROBLÈME N° 1000

Particulier travaillant les mains dans le pot. Se traitait en chair dans certaines circonstances. II. Qu'il se soit fait...
1. Particulier travaillant les mains dans le pot. Se traitait en chair dans certaines circonstances. II. Qu'il se soit fait...

VERTICALEMENT

1. Mot à double sens. Long comme un bras. Lettre grecque. Sifflet par les applaudissements. 2. Agence de la presse. 3. Agence de la presse. 4. Agence de la presse. 5. Agence de la presse.

VERTICALEMENT

1. Mot à double sens. Long comme un bras. Lettre grecque. Sifflet par les applaudissements. 2. Agence de la presse. 3. Agence de la presse. 4. Agence de la presse. 5. Agence de la presse.

ÉCOLOGIE

SITUATION LOCAL

1. Particulier travaillant les mains dans le pot. Se traitait en chair dans certaines circonstances. II. Qu'il se soit fait...
1. Particulier travaillant les mains dans le pot. Se traitait en chair dans certaines circonstances. II. Qu'il se soit fait...

SITUATION LOCAL

1. Particulier travaillant les mains dans le pot. Se traitait en chair dans certaines circonstances. II. Qu'il se soit fait...
1. Particulier travaillant les mains dans le pot. Se traitait en chair dans certaines circonstances. II. Qu'il se soit fait...

SITUATION LOCAL

1. Particulier travaillant les mains dans le pot. Se traitait en chair dans certaines circonstances. II. Qu'il se soit fait...
1. Particulier travaillant les mains dans le pot. Se traitait en chair dans certaines circonstances. II. Qu'il se soit fait...

ÉLOCATIONS

SITUATION LOCAL

1. Particulier travaillant les mains dans le pot. Se traitait en chair dans certaines circonstances. II. Qu'il se soit fait...
1. Particulier travaillant les mains dans le pot. Se traitait en chair dans certaines circonstances. II. Qu'il se soit fait...

SITUATION LOCAL

1. Particulier travaillant les mains dans le pot. Se traitait en chair dans certaines circonstances. II. Qu'il se soit fait...
1. Particulier travaillant les mains dans le pot. Se traitait en chair dans certaines circonstances. II. Qu'il se soit fait...

SITUATION LOCAL

1. Particulier travaillant les mains dans le pot. Se traitait en chair dans certaines circonstances. II. Qu'il se soit fait...
1. Particulier travaillant les mains dans le pot. Se traitait en chair dans certaines circonstances. II. Qu'il se soit fait...

RANDO IGN 1981 A DOURDAN LE 28 JUIN

Pour vous rendre au départ des parcours de randonnées

VENTE DE BILLETS SNCF À PRIX UNIQUE (30 F AJR)

RNAC Sports (Forum des Halles, rue Pierre Leclerc 75001 Paris)

Touring Club de France, 14 Avenue de la Grande Armée 75007 Paris

Touring Club de France, 12 rue Aubert 75009 Paris

IGF, 66 rue de la République 75004 Paris

Institut Géographique National, 107 rue de la Boétie 75008 Paris

Départ : Gare du Château, d'Austerlitz, Montparnasse.

RECTIFICATIF

Dans l'annonce PAQUET parue dans les pages du « Monde »

datée des 26 et 27 juin 1981

pour les crédits, en Egypte

et en Israël, il faut lire :

5975 F au lieu de 5 050 F.

AUJOURD'HUI • Conversations : « Eh, les footballeurs ! et la retraite ? » (III) ; Landes : la courtoisie et l'émancipation : Croquis (IV) ; Village : Villars, état civil séant (V) ; Stress : la clinique du mal de vivre (VI) ; Guyane : de l'autre côté, la France : Reflets du monde (VII).

PARIS A CROQUER • Les fringues du forum (VIII).

CLIFFS • Figures : Jacques Rancière et le temps volé des prélaties (IX) ; Histoire : « vrais » et « faux » algiers (X) ; Allemagne fédérale : vingt siècles d'histoire familiale (XI).

DEMAIN • Performances : la révolution des nouveaux matériaux (XII) ; Radio : la même heure pour tous (XIII).

MONDOVISIONS • La bande dessinée de Nicole Claveloux (XIV à XV).

CHRONIQUES • Théâtre : le temps des comédiens (XVI).

SPORTS D'ÉTÉ • Oxygène : tennis au sommet (XVII).

LE FEUILLETON DES DOUZE • A quatre pas du soleil (2) par Pierre-Jean Remy (XVI).

SUPPLÉMENT AU NUMÉRO 11325 - NE PEUT ÊTRE VENDU SÉPARÉMENT

DIMANCHE 28 JUIN 1981

Le Monde

D I M A N C H E



Les écrivains ont avec les lieux des relations particulières. Le souvenir des regards d'enfance et des étrangetés, le choc des espaces, l'absence des traces laissées dans les corps et les esprits. Nous avons demandé à deux écrivains étrangers d'évoquer une rencontre avec un paysage. Après le romancier turec Nedim Güzral, voici le poète haïtien René Deprestre.

La Place d'Armes à Jacmel

PAR RENÉ DEPRESTRE

J'AVANCE dans ma vie (et peut-être plus encore dans ma propre mort) comme une alouette qui fait le tour d'un lieu voisin de la mer des Caraïbes. Là ont pris naissance les dieux de mon exil avec la perception que l'air du merveilleux quand même. S'il y a, comme on l'a dit, « une métaphysique des lieux » qui berce toutes les enfances et alimente nos rêveries la vie durant, l'épicure de mon vertige d'homme se situe autour de la place d'une petite ville à jamais perdue pour mes pas.

Chaque coop d'ailes que je donne vers le passé me conduit sur la place d'Armes, qui a fini par être autant de Jacmel que de mon état civil à la dérive. Le porte sur mon dos le panier de ses faibles. Plus de quarante ans m'ont éloigné de son mystère : son kiosque à musique, ses pelouses d'un vert qui a toujours soif, les arbres centenaires qui protègent des cyclones les maisons bâties autour de sa force d'ubiquité. Ma mémoire possède si profondément la place d'Armes que son espace a rejoint mon temps d'homme mûr, avec

le pouvoir d'un cœur de rechange qui bat juste au sud de mon pieux solitaire.

J'ai donc réglé mes saisons sur les mouvements de ce lieu qui maintient en vie mes parties les plus secrètes. Du belvédère de ma grand-mère Cécilia Ramonet, la roue de ma vie tourne autour du moyen des mythes et des réalités de Jacmel. Je peux suivre les traces des fantômes et des vivants encore pelotonnés contre le carrefour de mes phantasmes provinciaux.

Je vous présente d'abord le bâton du docteur Sorapal. Non le spécialiste en chair et en os, mais le mystérieux personnage en bois qui faisait ses courses. Il ramenait du marché les légumes et les fruits frais destinés à la table ou au lit de son maître. A la tombée du jour ou très tard dans la nuit, il faisait sa promenade dans les allées de la place d'Armes. Jacmel lui pardonnait la façon peu orthodoxe qu'il avait de tourner autour des femmes. Il savait tout cela jusqu'à un bâton, même échantonné, peut-être trop loin dans le lyrisme des jeunes filles.

Ce qu'il avait encore de bon, l'alter ego du docteur Sorapal,

c'est qu'il aidait parfois à corriger les mauvaises idées de Jacmel. Pan ! un coup de bâton est vite assené à l'oreille droite de monsieur le préfet ; pan ! pan ! deux coups partent soigner le foin d'un capitaine de gendarmerie sans foi ni loi ; enfin, pan ! pan ! pan ! pour adoucir les choses d'un juge de paix qui fait la guerre à ses concitoyens !

C'était, en vérité, un chouchoute type le bâton du docteur Sorapal ! Tout Jacmel assista à ses funérailles. Mort et enterré au cimetière marin de mon coin natal, une fleur bleue témoignait de l'existence d'un paradis où les bâtons d'aventure redécouvraient la lumière et leur état premier d'arbres fruitiers.

La place d'Armes possédait ce Sô-

lins à vent dans l'imaginaire des algues de Jacmel.

Un jour, la presse annonça une croisière du couple royal hollandais aux Antilles. Sébastien d'Orange-Nassau vendit tous ses biens pour accéder à Port-au-Prince une résidence digne de ses hôtes princiers. Depuis cette opération, on est sans nouvelles de Sébastien d'Orange-Nassau.

Un après-midi de 1938, Dieu-

Braget. Sa clinique était à moins de 100 mètres du balcon d'où je découvrais le monde. Il circulait à moto, portait des chemises de fantaisie et remportait des succès foudroyants auprès de ses patientes. Il fit de l'architecture un des beaux-arts : la femme d'un cordonnier, l'épouse d'un tailleur, une très jolie petite sœur de charité (sainte Rose de Lima, priez pour elle !) furent ses premières

costes impressionnantes de nombreux fidèles. A 10 heures du soir de ce même vendredi saint, elle disparut de chez elle. Cécilia Ramonet, ma grand-mère, connue aussi sous le nom de Cécile (prénom de son défunt mari), rassembla sur la place d'Armes des patrouilles de volontaires, avant de les épauler, au son du tocsin, dans toutes les directions de Jacmel.

La nuit s'écoula en vaines recherches. Le matin suivant, alors que la plupart des chercheurs de trésor étaient rentrés se coucher, abandonnant Madeleine à son faux Jean. Cécilia-César avisa une chaise sur la rive gauche de la rivière la Gosseline. La porte céda sous sa poussée. Du côté en-



basico Nassau et le négociant le plus prospère de Jacmel. Chaque fin d'après-midi ressemblait à une veille de fête autour de son magasin à l'enseigne de *Le petit giletier Nassau*. Un matin on vit Sébastien appuyer une échelle à la façade de la boutique : d'un geste vif, il enleva le t en bois son nom. Qui, sur la place d'Armes, pouvait croire que, avec l'ablation de cette lettre, l'aventure entraînait dans la vie de Sébastien et rattachait son destin à la célèbre Maison des Nassau par la ligne d'Orange-Nassau ? Sébastien devenait un prince du sang, proche de Guillaume le Taciturne, de Maurice de Nassau et de toute la branche de la famille qui règne sur les Pays-Bas depuis 1747.

Sébastien d'Orange-Nassau jura dès lors de chercher pour sa patrie une identité égale en puissance à celle de la Hollande. Il apprit le néerlandais. Il entretenait une correspondance lyrique avec la jeune reine de cet empire. Il en tomba follement amoureux. Cet amour fin lui inspira de multiples conférences que Jacmel, rassemblé sur la place d'Armes, écouta bouche bée. Son Altesse fit pousser des tulipes dans les parterres de la place et des mou-

veille Aleindor, de retour de Port-au-Prince, fit une courte halte sur l'un des bancs de la place d'Armes, en route vers son hameau natal de Cap-Rouge. Un an auparavant, il avait avalé une infusion de *houari*, sorte de noix sauvage qui avait la réputation de guérir certains rhumatismes. Le lendemain de ce traitement, Dieuville se révéla littéralement dans le peu d'un *blanc*. Cette mutation fit le vide autour de lui. On l'expédia à la capitale pour être soumis au corps médical. Il ne devait jamais retrouver le rythme de sa vie. Il erra longtemps dans les montagnes de Cap-Rouge jusqu'au soir où Maritima, une jeune femme qui se moquait des superstitions locales, l'accueillit sous son toit. Leurs actes d'amour eurent une influence fantastique sur le régime des pluies et sur les récoltes de la région.

Sur la place d'Armes, enfant, j'ai connu aussi le docteur Hervé chefs-d'œuvre de haut jardinage.

Un vendredi saint, sans s'annoncer, entra subitement dans sa géographie avec les dix-sept ans de Madeleine Dacosta. Ce jour-là, le docteur Braget se présenta en culottes de golf noires et en sandalettes jaunes à la procession, où il offrit ses épaules à la croix du Christ. On faillit le crucifier pour de bon. L'époux-cordonnier-truif s'avança avec un marteau et d'énormes clous, sous les cris de la foule : crucifiez-le ! crucifiez ce coq pour de vrai ! Emile Jonasson préféra la *extremis* s'élancer sur son rival à porter la Croix des Bienheureux !

Malgré les crachats, les insultes, les pierres et les œufs pourris, le docteur Braget parvint à déposer son fabuleux fardeau au sommet du Calvaire. Tout au long du chemin de croix, des jeunes filles eurent à sécher la sueur et le sang qui déformaient les traits du médecin. L'attendrissement de Madeleine Da-

soiré du couple d'Hervé et de Madeleine, il était resté, tout au bout de l'émerveillement respectueux, un sexe de femme et un sexe d'homme qui se livraient un ultime combat. A l'arrivée des intrus, ils se changèrent en une paire d'ailes, et un oiseau unique s'envola dans le samedi immensément bien de Jacmel. Une fois tous les dix ans, il vient se poser sur l'un des fromagers de l'abbaye des Amoureux par où s'étend la place d'Armes surplombée la mer des Caraïbes et la marée des rêves qui se font et se défont sans fin dans le monde.

Comment, avec de tels souvenirs d'enfance, ne pas considérer la place d'Armes de Jacmel comme le château principal, le chef-lieu où pour moi se sont à jamais noués à la fois les mythes de ma vie et ceux de mes fonctions ?

- Né en 1926, René Deprestre est un poète haïtien. Il a publié notamment *Veille du grand large* (Seghers 1951), *Poésie du grand large* (Seghers 1952), *Poésie à Cuba* (Pierre-Jean Oswald, 1976), *Le Mât de cocagne* (Gallimard, 1979), *Bonjour et adieu à la nuit* (Lafont, 1980).

ECONOMICA

— ROMAN FICTION —

FRANÇOIS FEDER

LA CRISE ULTIME

...Et si le pétrole menaçait plus de bon !

39 F - En vente chez les marchands de journaux et toutes librairies

49 RUE HERICART 75015 PARIS

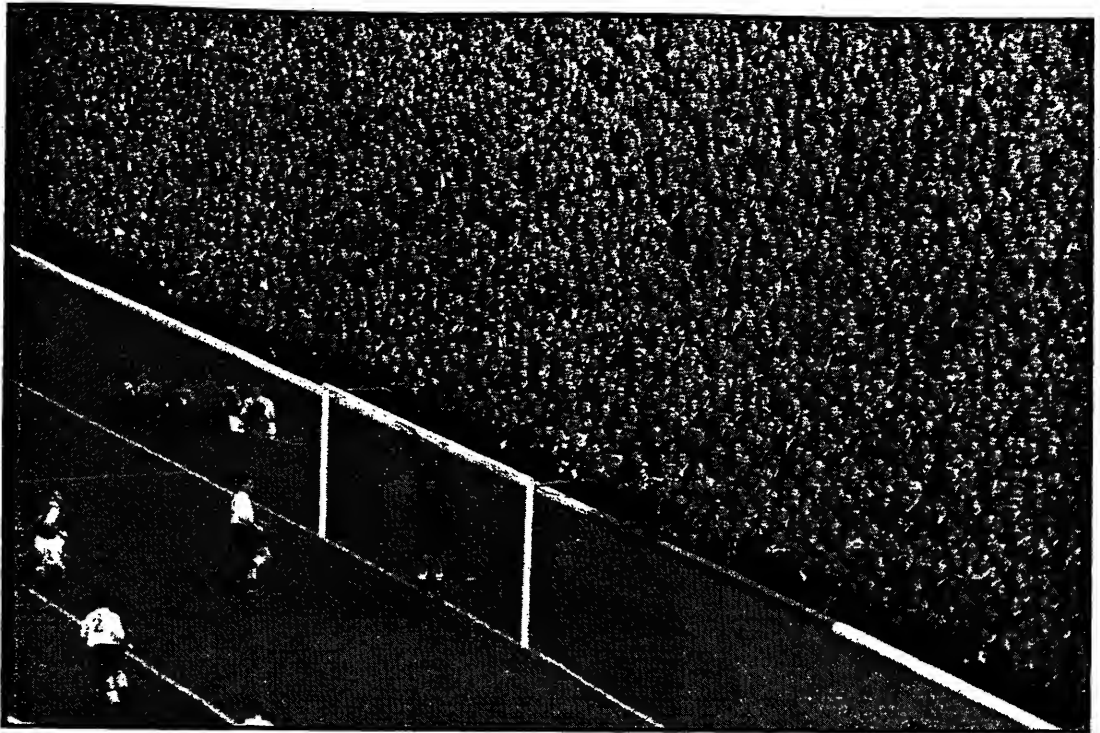
Tél. 578.12.92

Un peu de hamm

paringer

Sulka

SOLDES



MARC RIBOUD/MAGNUM

Terrain vague

Conversations

Eh, les footballeurs ! Et la retraite ?

PATRICK BENOQUET

MICHEL PLATINI, vingt-six ans ; Dominique Rocheteau, vingt-trois ans ; Marius Trésor, trente et un ans ; Henri Michel, trente-trois ans ; aucun des vedettes du football français ne dépasse de très loin le cap de la trentaine. Le coureur professionnel, qui pour le commun des mortels, se négocie vers soixante ans, tombe pour eux à la plus tard à trente-cinq ans. Que deviennent-ils après ? Après que les foux de la rampe se sont éteints. Quand on a connu cette gloire, parfois excessive, qui aujourd'hui arde les nouveaux dieux du stade, quand on l'a disputée, en notoriété aux stars du show-business, quand on s'est habitué aux flux de mois fastueux et à la surenchère des contrats d'embauche et de débénche, la reconversion est forcément difficile.

Au Football Club de Nantes — où les « canaris » viennent cette année de perdre leur titre de champions de France au profit des « verts » de Saint-Etienne — l'ambiance est plutôt familiale. On y parle de tout sans rancune. Peut-être à cause du cadre exceptionnel du centre d'entraînement de La Jonnelière, sur les bords de l'Ère, ou encore de la direction débonnaire du président, Louis Fonteneau, et de la fraternelle sollicitude de l'entraîneur, Jean Vincent.

— Le souci de l'avenir, qui laisse parfois transparaître une légère manie d'angoisse, n'en est pas moins constamment présent. Mais, selon les générations, de l'entraîneur de cinquante ans au stagiaire de seize ans en passant par le joueur confirmé de trente ans, l'avenir — ces trente années pour les plus jeunes, où il faudra trouver les moyens de continuer à

gagner sa vie — n'a pas la même tonalité. « Quand j'ai signé mon premier contrat à dix-neuf ans, le président du club m'a demandé ce que je comptais faire plus tard. Je lui ai répondu que je passerais les examens pour devenir entraîneur. » Une idée fixe qui, aujourd'hui, à cinquante ans, se concrétise avec éclat : Jean Vincent, après une brillante carrière d'international, entraîne ici depuis 1975 un des clubs les plus prestigieux de France.

Jean Vincent n'avait jamais envisagé d'autre reconversion : « Entraîneur des équipes, organiser les déplacements, j'ai toujours aimé ça ! Quand j'avais dix ans, j'organisais des bandes dans mon quartier pour aller attaquer les autres. Oh ! bien sûr, ses débuts d'entraîneur n'ont pas été faciles. J'ai commencé dans un club amateur ; c'était une leçon d'humilité parce que je venais d'un grand club — le Stade de Reims — qui avait été plusieurs fois champion, et ce fut dur de se retrouver au niveau d'une division d'honneur. Tous le monde n'a pas la chance d'être entraîneur d'une équipe de première division, mais on peut bien gagner sa vie en troisième ou en quatrième division. Mais c'est quand même plus excitant de vivre avec le F.C. Nantes ».

La déprime

Affirmer que tous les anciens se sentent aussi bien reçus serait faux. Dans son bureau clair et confortable, Jean Vincent trace, avec deux vieux amis également anciens internationaux, une carte de France de la reconversion. « Dans le Nord, ils tiennent des bars-tabacs. Sur la Côte d'Azur, c'est plutôt des clubs de plage ou des courts de tennis. D'autres créent des petites entreprises, la vente de corbeaux, par exemple.

L'âge de la retraite, pour un sportif, c'est à peu près trente-cinq ans. Comment les « canaris » du Football Club de Nantes vivent-ils cette échéance ?

Les anciens de Reims et de Nantes sont presque tous devenus représentants de marques sportives. Adidas fait une grosse consommation d'anciens vedettes du stade. Pour le plus grand plaisir de ces orphelins dont « l'idéal est quand même de rester dans le milieu sportif dans la mesure où c'est un métier qu'on a vraiment beaucoup aimé ».

Se préparer

Une passion exclusive et dévorante qui, pour certains, rend intolérable la brutale rupture de la fin de carrière. Accepter de ne plus être reconnu dans la rue un an ou deux seulement après avoir décroché, réussir à « passer le cap du vedettariat » : tous n'y parviennent pas et sont frappés de la solitude volontaire, la déprime et parfois l'alcool. « La reconversion, affirme Jean Vincent, c'est d'abord au niveau de la tête qu'il faut la faire. Et c'est bien la condition indispensable pour continuer à vivre cette passion qui dure toute une vie », pour bénéficier de cette plus-value que procure ce métier : l'appartenance à un milieu professionnel où la solidarité reste très forte, où il y aura toujours une place pour l'ancien sur les gradins du stade ou autour d'une table pour évo-

quer, des heures durant, les coups d'éclat d'un passé glorieux.

Beaucoup plus pragmatiques sont les propos des trente/trente-cinq ans, au début de leur carrière. Paradoxe d'une situation financière florissante — ils peuvent gagner jusqu'à 50 000 F par mois, — ils sont plus tôt que leurs aînés confrontés à des problèmes de placements financiers bancaires. Cet argent, il faut s'en occuper et donc faire des projets d'avenir. « La reconversion, ça se prépare », Jean-Paul Bertrand-Demanes, un des deux gardiens de but de l'équipe, n'a encore que vingt-neuf ans, et c'est depuis l'âge de vingt-cinq ans qu'il réfléchit à ce qu'il fera après, quand il sera retombé dans l'anonymat : « Parce qu'il ne me restait que cinq ans avant la retraite ; et cinq ans ça passe vite ! Le problème ce n'est pas de gagner beaucoup d'argent mais de trouver un boulot suffisamment intéressant pour que la coupure ne soit pas trop brutale après une vie quand même assez extraordinaire. » Devenir commissaire d'une marque de sport ne l'intéresse pas : « Ça fait des années que je fais des déplacements, sans week-end, j'ai envie d'un métier où je puisse rester un peu chez moi. » Son argent et son temps libre, c'est donc comme pépiniériste et paysagiste qu'il investit. Une petite entre-

Réalisme

Et les plus jeunes ? Ceux que la profession — ou plutôt les grands clubs qui en ont les moyens — recrute dès l'âge de quinze ans en leur assurant, outre la formation sportive, la continuation de leur scolarité. Pour l'heure, réunis autour d'une table du réfectoire du centre — où une dizaine d'entre eux sont interloqués — ils chuchotent en buvant leur café. Leur avenir ? La question ne suscite d'abord que surprise et silence. Est-ce qu'on réfléchit à son avenir à quinze ans ? C'est déjà tellement énorme d'avoir été recruté par un club aussi fameux que celui de Nantes ! « Je jouais pour le plaisir, j'avais envie de devenir footballeur, mais je n'y croyais pas », raconte celui-là que les recruteurs de Nantes sont allés chercher dans un petit club amateur. Huit ans de crise économique leur ont fait acquiescer un réalisme à toute épreuve. « Un métier, on est déjà bien content d'en trouver un, avec tout le chômage qu'il y a actuellement. » Quant à devoir en changer à trente-cinq ans, où est le problème ? « Plus personne au-

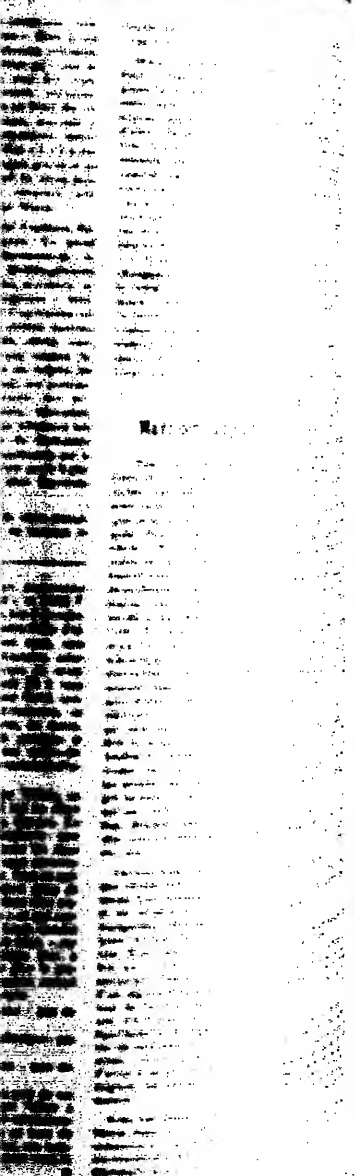
jourd'hui n'espère rester dans la même profession du début à la fin de sa vie. »

« Jusqu'à dix-neuf ans, j'ai exercé mon métier de plombier-chauffagiste, raconte ce jeune stagiaire qui jure déjà avec l'équipe fiamon. J'ai tout laissé tomber pour devenir professionnel, mais je me suis donné une année pour réussir, et si ça ne marche pas je reprendrai mon ancienne profession. »

Pourquoi s'angoisseraient-ils ? Certains commencent à gagner déjà des sommes d'argent inusitées à cet âge. Les fins de mois à 5 000 F ne sont pas rares, obligeant ainsi leur entraîneur à user de son autorité pour leur éviter les placements hasardeux : « Je remplacais un peu les parents ! ». Il est loin le temps où Jean Vincent partait en train à 5 heures du matin pour aller s'entraîner sur un stade éloigné, ne rentrant que le soir tard pour « remettre ça » le lendemain. Aujourd'hui ces jeunes sont logés sur place, dans des bâtiments dignes de la plus accueillante des résidences universitaires. Et la démocratisation de la voiture leur offre la possibilité de se rendre au centre-ville quand le besoin des loisirs se fait sentir.

La passion du foot qui faisait oublier l'inconfort et la précarité financière est-elle morte ? Non, sans aucun doute, mais elle rivalise avec le plaisir de participer très tôt à une vie exaltante.

Le recyclage niblé de la trentaine, l'angoisse plus tard de quitter le milieu qui a tant compté pour ces jeunes, qui ont à peine l'âge de voter, ces problèmes ne sont décidément pas à l'ordre du jour.



Entre Suriname et Guyane, sur les îles du Maroni, les « Noirs réfugiés » ont reconstruit l'Afrique. Sur la rive française, une des plus vastes communes de la République, Poupard-Papatchon, est administrée par une poignée de fonctionnaires européens.

DANS l'aube rose d'un petit matin guyanais, la pirogue fend l'eau du fleuve Maroni, lisse et plat comme un miroir. Quelques nappes de brouillard s'accrochent encore aux arbres. A la sortie d'un coudé, posé sur la pointe d'une île entre Guyane et Suriname, le village d'Assisi avec, en toile de fond, la douce ondulation des monts Aouanamis.

À mi-hauteur des arbres, quelques maisons en delta, perchées sur des pilotis. Les toits sont en feuillets de *wal*, parfois en tôle. Les façades, en bois, sont sculptées ou finement décorées de motifs géométriques colorés.

Après avoir contourné de gros rochers noirs et anguleux, qui semblent défendre l'accès du village, nous pouvons accoster au riva-
ge en terre jaune. Autour des femmes, qui lavent la vaisselle ou la lessive, des enfants barbotent dans l'eau du fleuve. Assises sur de petits tabourets de bois, deux jeunes filles jouent au *hang*, le *wari* (ou *awélé*) africain, dont on trouve des joueurs à Cayenne et dans les Antilles où, perdu dans la forêt, il pourrait Alfred Métraux avoir encore rencontré en 1933 la Barhade.

Un thème passe « *Mi* d'un groupe de femmes : « *Mi woko* », *je, siss*, « *Mi woki* », *je, brade*, « *Mi doeng mba* », « *Mi doeng soofi*... Les salutations matinales prennent du temps, et les belles sonorités de la langue que les Noirs réfugiés ont créées rappellent celles de certaines langues africaines. Le *taki-taki* est une danse arabe dont le système est basé sur la répétition et la base lexicale est d'origine anglaise, portugaise et africaine. Appelée aussi *sranan ranga*, c'est la langue des quatre cent mille habitants du Suriname. Mais les Noirs réfugiés n'ont pas seulement « conservé » l'Afrique de leurs ancêtres fan-gashani dans leurs sons, dans leur langue, dans leur musique ou dans leurs pratiques religieuses. Ils ont aussi adopté la civilisation adaptée à leur environnement géographique et culturel.

Les Européens, et ceux qui ont adopté leur mode de vie, ont toujours voulu voir l'environnement guyanais et « civiliser » cette forêt qui leur semblait vierge. Pour que la réussite ne soit pas éphémère, il faut l'argent des sociétés sucrières britanniques, qui ont développé les grandes exploitations de Guyana ; il faut l'obstination et l'expérience des Hollandais, qui ont multiplié les polders sur Suriname ; il faut partout verser un lourd tribut en vies humaines : engagés, esclaves africains, travailleurs indiens ou

En quatre siècles, tous les efforts de la vieille Europe n'ont réussi qu'à égratigner ce coin d'Amazonie. Envoyés par les Pays-Bas, les premiers colons des Guyanes furent les juifs expulsés du Portugal au début du dix-septième siècle. Les razzias que les Français implantés à Cayenne, et surtout les Anglais, effectuèrent contre leurs plantations les forcèrent « à prendre la fuite » avec leurs esclaves. Ce qui, bien évidemment, facilita la

fuite de beaucoup. Protégés par cette forêt difficilement pénétrable, les « marrons » se réfugièrent, de plus en plus nombreux, au-delà des « sauts » (rapides) des rivières, que les Européens ne savaient pas franchir avec leurs bateaux.

Menant une guérilla pendant plus d'un siècle contre les Hollandais, ils effectuèrent des raids contre les plantations, notamment pour y libérer les esclaves.

Un siècle avant Haïti, « première République noire », ils formèrent la première nation d'esclaves noirs libres d'Amérique. La couronne hollandaise reconnut leur indépendance en 1762.

Cinq tribus se formèrent ainsi successivement : Matawai, Kwinti, Saramacas, Djukas, puis Bomis. Ces derniers, repoussés vers l'intérieur près des villages Indiens, eurent à jouer des rivalités entre les deux puissances coloniales et, en se fixant sur le fleuve Maroni, frontière entre la Guyane hollandaise et la Guyane française, ils obtinrent la protection de la France. Ils sont aujourd'hui plusieurs milliers. La plupart des autres Noirs réfugiés, près de quarante mille personnes, se sont établis le long des rivières du Suriname.

Avec les Amérindiens, ils sont donc les seuls habitants de l'intérieur des Guyanes. Alors que la Guyane française vit dans une débâcle économique permanente depuis trois siècles et se réduit de plus en plus, comme une peau de chagrin, à la seule bande côtière autour de Cayenne, les Noirs réfugiés ont élaboré la seule civilisation matérielle non autochtone qui ait survécu à toutes les crises.

Qu'en disent les « primitifs »,
ils sont « fermement attachés à
leur village par le culte des ances-
tres et ont élaboré une organisati-
on sociale et un mode de vie
parfaitement adaptés aux condi-
tions imposées par le milieu géo-
graphique. Leur forte organisati-
on tribale, leurs aptitudes
techniques en matière d'exploit-
ation forestière, de canotage et
de construction, leur assurent un
niveau matériel de vie supérieur
à celui de la plupart des popula-
tions de l'Afrique noire (1) ».

Cette réussite suscite l'envie des « créoles » (2) guyanais vivant (moins bien) dans les mêmes régions que ceux qu'ils appellent de manière un peu méprisante les « Boschs ».

Un jeune fonctionnaire créole de Maripasoula constatait devant nous avec amertume : « Les allocations familiales leur permettent de s'acheter encore plus de moteurs, encore plus puissants, et des magnétophones stéréo, alors qu'elles nous permettent à peine de jalouser les deux bouts ! »

Chaque année à la saison sèche, un « abattis » d'un hectare environ de forêt est défriché, brûlé, puis planté, et produira pendant un à deux ans avant d'être abandonné. Ce qui permet la lutte contre l'appauvrissement et le lessivage des sols tropicaux fragiles et d'éviter la terrible fourmi-manioc qui, en une nuit, « nettoie » un champ. La

chasse et la pêche, et la pratique du salariat temporaire, complètent les revenus tirés de l'abattis. On paye d'ailleurs fort cher les techniques que les Noirs réfugiés sont les seuls à maîtriser.

Ainsi, ces « seigneurs du fleuve » demandent près de 3 000 F pour affréter une pirogue (en moyenne 1 tonne de charge) de Saint-Laurent-du-Maroni à Maripasoula, c'est-à-dire deux jours et demi de navigation.

En 1969, la plupart des Indiens et des Noirs bonis ont été francisés, et l'ancien territoire de l'Inini a été découpé en communes.

Cette mesure fut sévèrement condamnée par tous les ethnologues contestés, de R. Jaulin à J. Hurault. Les travaux que ce géographe de P.L.G.N. a effectués de 1950 à 1970 traduisent son admiration pour les Noirs négritiques. Hurault, quant à lui, a écrit : « L'indianisme, le négritisme, le malin, le sorcier de C. Blanc disent, venu de si loin apparence leur langue et leur civilisation, est toujours vivace : à Anisim, on montre la maison dans laquelle il habitait, on insiste sa voix très grave, on se rappelle la couleur de la main en cornet des doigt l'oreille pour faire répéter un mot qu'il ne connaissait pas. Ni Journaliste ni explorateur, J. Hurault n'est sorti de sa réserve de scientifique que pour critiquer les manœuvres politico-financières qui ont séculé l'indianisme. L'indianisme collectif des Indiens et des Noirs reflète de Guyane ».

« L'administration leur a simplement posé la question: « Es-tu pour la France, pour le Brésil ou pour le Suriname? », sans les avertir que leur réponse entraînerait l'obtention de la nationalité française.

Or - les déclarer Français unilatéralement ou les inciter à se déclarer Français en les appâtant par des promesses d'allocations ou de subventions diverses, alors qu'ils n'ont aucune notion de notre organisation et aucune conscience des obligations qui nous incombent, est contraire au droit des gens (3) ».

« Simples « protégés français »
jusqu'en 1969, les Bonis sont
devenus citoyens français
et l'administration a décidé
de s'en occuper. « Il y a là des
populations qui nous sont favo-
rables », a dit le préfet au cours
d'une réunion de travail dans un
bureau climatique de Cavenne.

A seulement une demi-heure de « canot » d'Assisi, le village de Papachilton, rebaptisé Pompidou depuis la mort du président, est le centre administratif « côté français » : 200 mètres carrés de vitrine grâce à laquelle les autorités justifient l'adjectif de « Guyane dans « Guyane fran-

D'un côté, la gendarmerie, le dispensaire (tenu par les sœurs), l'école et les logements de fonction ; de l'autre, le village « indigène ». Entre les deux, une pouasse jaunie, sans arbre. Ce *no man's land* est intenable sous le soleil de midi, mais nécessité oblige : les hélicoptères de la gendarmerie doivent pouvoir se poser.

Cet urbanisme, que l'on aurait pu croire disparu avec l'ère coloniale, se retrouve dans tous les centres administratifs du Mali : Apotou, Grand-Santi, Pambolton, Maripassoula. L'épouse d'un des deux gendarmes est très consciente de défendre la civilisation - française - aux frontières de la sauvagerie. Son mari a choisi l'outre-mer « à cause des avantages » qui permettent de

Le maire est M. Tolinga, le
Grand Man (chef) des Bonis.
Comme il ne parle que *takt-takt*,
un peu créole et presque pas
français, les échanges qu'il peut
avoir avec sa secrétaire de mairie
(qui, elle, ne parle que français)
sont forcément limités.

Lorsqu'elle, son mari et leur
enfant ont été parachutés là,

alors qu'ils rêvaient de Tahiti ou des Antilles, cela a été dur malgré les assurances.

Pendant qu'elle répond à nos questions, son regard se perd dans le feuillage des arbres de la grande forêt équatatoriale qui l'enferme de tous côtés et où elle ne voit que menaces et dangers.

Le premier choc passé, « *on s'est organisé* » entre les deux gendarmes, les deux instituteurs-métros et leurs familles. Devant un monde dont ils ne comprennent ni la langue ni les valeurs, ils se resserrent tous autour du drapeau tricolore qui flotte bien haut devant la mairie.

Et l'on tue le temps en attendant les nouvelles de France relayées par FR 3 Guyane le matin à 6 heures (heure d'été), puis la partie de boules, arrosée de pastis, à 17 h 30, en attendant le courrier, la nourriture, les visites qui viennent de « métropole » via l'aéroport de Cayenne.

En attendant, ces héros involontaires d'un *Désert des Tarzans* à la française défont une cause que la France ignore et sur laquelle l'histoire a déjà inscrit le mot « classé ». Chargés de faire respecter les lois, qui, au décret d'application près, s'adressent à tous les Français, ils ont en charge le désert de Mazamet, de Gif-sur-Yvette ou de Papéhenim, Minc la secrétaire de mairie pourrait revendiquer la devise de la Maison royale des Pays-Bas, ancienne puissance titulaire de l'autre rive du fleuve : « Je maintiendrai ».

Maintenir, tout et dans les moindres détails. Verser la sécurité sociale, les allocations familiales, courir après les femmes bonis (« A quoi pensent-elles, et puis elles font tellement d'enfantes ») pour qu'elles passent les visites prénatales. Bien sûr, sans doute, il faudra distribuer l'allocation-chômage, ou l'allocation-logement, puis-que elles viennent d'être étendues aux départements d'outre-mer.

Rouage de base de l'administration française, elle a engagé une véritable croisade contre l'ignorance des populations tribales. Pourtant, sa conviction faiblait quelque peu lorsqu'elle s'attaquait à l'état civil. « Je ne suis pas raciste... mais » les Bonis n'ont pas encore « compris » qu'ils devaient déclarer « tous » leurs enfants à la mairie. D'autant que l'on ne sait plus qui est qui, puisque la filiation chez les Bonis se fait par la mère, et celle de l'état civil français par le père. En fait, solliciteds d'un côté par le Suriname, de l'autre côté par la France, les Bonis, peuple du fleuve, cherchent à utiliser les avantages des deux rives.

Les garçons seront déclarés côté Suriname, où ils ne seront pas astreints au service national, où ils seront scolarisés en *takti-takti* et où l'éducation (même en internat) est gratuite. Les filles, elles, seront déclarées côté français pour toucher les allocations familiales.

Si les calculs électoraux n'étaient pas absents lors de la décision de « franc-tirer », ils ont été déjoués. Après les premiers votes unanimes et légitimes, les électeurs bons votent dans certains villages majoritairement à gauche. Un M.L.B. (Mouvement de libération boni indépendante) a fait son apparition. A Saint-Laurent-du-Maroni, l'U.T.G. (Union des travailleurs guyanais, proche des meilleurs indépendantistes) a syndiqué 80 % à 90 % des ouvriers de l'industrie du bois, qui sont presque tous Nôrs réfugiés. « Il est donc favorable à la gauche en enquistant le tracé de la nouvelle route qui reliera Saint-Laurent à Apatou, premier village boni sur le fleuve.

En effet, les populations triales sont devenues un enjeu entre Paramaribo et Cayenne. La route va donc permettre à l'administration de mieux contrôler la vie française, au détriment du transport par pirogue sur le fleuve, dont les Bonis ont le monopole. Ce qui devrait lentement déséquilibrer leur économie et leur faire perdre leur indépendance.

Balayant cet argument, le Père Weber, qui supervise les travaux de construction d'une église, se félicite au contraire de voir Apato devenir le premier « village digne de ce nom ». « Tout le haut du fleuve à les yeux fixés sur ce qui se passe ici ». Cherchant à faire des Bonis des agriculteurs à part entière, il a remarqué qu'« il existe un lien entre ardeur au travail et morale chrétienne ». L'avenir a pour nom « intégration » et « assimilation ». Pourtant, là-haut sur son fleuve, avec le Suriname dans les dos et la France de l'autre côté de l'eau boueuse du Maroni, Aissini ne semble pas sur le point de s'écrouler aux délices de notre civilisation.

Lorsque, en 1975, les envoyés du gouvernement de Paramaribo vinrent annoncer l'indépendance du Suriname aux chefs noirs réfugiés, ceux-ci leur répondirent avec mépris : « *Nous, nous sommes indépendants depuis plus de deux siècles !* (4). » ■

(1) Jean Hurank : *La Vie matérielle des Noirs réfugiés bonis et des Indiens mayanas*. ORSTOM 1965.

(2) En Guyane, le terme « créole » désigne les habitants nés dans le pays, à l'exception des populations tribales.

(3) J. Hurault : « La francisation des populations tribales de Guyane », in *le fait public*, n° 16, mars 1970.

(4) *Time*, 12 juillet 1976.

DAILY THE VOICE OF BRITAIN
EXPRESS

Les membres du Parlement européen de Strasbourg devraient encore une fois la chronique financière. Le DAILY EXPRESS rapporte : « Une enquête a été déclenchée concernant les dépenses d'au moins cent membres du Parle-

[illegible]

La clémence de l'ordinateur

Un condamné à mort américain a bénéficié d'un sursis inespéré grâce à l'aidé involontaire d'un ordinateur, rapporte le DAILY TELEGRAPH : « Un assassin, qui aurait dû être exécuté par une injection d'un produit mortel ce lundi, était encore en vie mercredi grâce à l'erreur d'un ordinateur et à la confusion bureaucratique qui en a résulté.

» James William White, âgé de vingt-quatre ans, devait être le premier condamné à être exécuté « sans douleur », au moyen de la nouvelle méthode instaurée dans l'Etat de l'Oklahoma, qui avait soulevé une controverse médicale et légale importante (...). Le juge dé-

La vogue des mariages mixtes en R.F.A.

Comme dans d'autres pays européens, les mariages mixtes se répandent en Allemagne de façon spectaculaire. L'immigration nationale, même si certaines préférences se manifestent, le TEFN lève les statistiques suivantes qui illustrent le phénomène : les mariages mixtes avec des étrangers qui résident en République fédérale (sont souvent vus comme une Allemagne : la population étrangère, depuis 1978, où se sont mariés deux cent cinquante mille deux cent cinquante mariages mixtes ont été enregistrés.

Plus de six cent mille mariages mixtes entre Allemands et étrangers ont été conclus en 1980, dont 150 000 ont été conclus en 1979, 140 000 en 1978, 130 000 en 1977, 120 000 en 1976, 110 000 en 1975, 100 000 en 1974, 90 000 en 1973, 80 000 en 1972, 70 000 en 1971, 60 000 en 1970, 50 000 en 1969, 40 000 en 1968, 30 000 en 1967, 20 000 en 1966, 10 000 en 1965, 5 000 en 1964, 2 000 en 1963, 1 000 en 1962, 500 en 1961, 200 en 1960, 100 en 1959, 50 en 1958, 20 en 1957, 10 en 1956, 5 en 1955, 2 en 1954, 1 en 1953, 1 en 1952, 1 en 1951, 1 en 1950, 1 en 1949, 1 en 1948, 1 en 1947, 1 en 1946, 1 en 1945, 1 en 1944, 1 en 1943, 1 en 1942, 1 en 1941, 1 en 1940, 1 en 1939, 1 en 1938, 1 en 1937, 1 en 1936, 1 en 1935, 1 en 1934, 1 en 1933, 1 en 1932, 1 en 1931, 1 en 1930, 1 en 1929, 1 en 1928, 1 en 1927, 1 en 1926, 1 en 1925, 1 en 1924, 1 en 1923, 1 en 1922, 1 en 1921, 1 en 1920, 1 en 1919, 1 en 1918, 1 en 1917, 1 en 1916, 1 en 1915, 1 en 1914, 1 en 1913, 1 en 1912, 1 en 1911, 1 en 1910, 1 en 1909, 1 en 1908, 1 en 1907, 1 en 1906, 1 en 1905, 1 en 1904, 1 en 1903, 1 en 1902, 1 en 1901, 1 en 1900, 1 en 1899, 1 en 1898, 1 en 1897, 1 en 1896, 1 en 1895, 1 en 1894, 1 en 1893, 1 en 1892, 1 en 1891, 1 en 1890, 1 en 1889, 1 en 1888, 1 en 1887, 1 en 1886, 1 en 1885, 1 en 1884, 1 en 1883, 1 en 1882, 1 en 1881, 1 en 1880, 1 en 1879, 1 en 1878, 1 en 1877, 1 en 1876, 1 en 1875, 1 en 1874, 1 en 1873, 1 en 1872, 1 en 1871, 1 en 1870, 1 en 1869, 1 en 1868, 1 en 1867, 1 en 1866, 1 en 1865, 1 en 1864, 1 en 1863, 1 en 1862, 1 en 1861, 1 en 1860, 1 en 1859, 1 en 1858, 1 en 1857, 1 en 1856, 1 en 1855, 1 en 1854, 1 en 1853, 1 en 1852, 1 en 1851, 1 en 1850, 1 en 1849, 1 en 1848, 1 en 1847, 1 en 1846, 1 en 1845, 1 en 1844, 1 en 1843, 1 en 1842, 1 en 1841, 1 en 1840, 1 en 1839, 1 en 1838, 1 en 1837, 1 en 1836, 1 en 1835, 1 en 1834, 1 en 1833, 1 en 1832, 1 en 1831, 1 en 1830, 1 en 1829, 1 en 1828, 1 en 1827, 1 en 1826, 1 en 1825, 1 en 1824, 1 en 1823, 1 en 1822, 1 en 1821, 1 en 1820, 1 en 1819, 1 en 1818, 1 en 1817, 1 en 1816, 1 en 1815, 1 en 1814, 1 en 1813, 1 en 1812, 1 en 1811, 1 en 1810, 1 en 1809, 1 en 1808, 1 en 1807, 1 en 1806, 1 en 1805, 1 en 1804, 1 en 1803, 1 en 1802, 1 en 1801, 1 en 1800, 1 en 1799, 1 en 1798, 1 en 1797, 1 en 1796, 1 en 1795, 1 en 1794, 1 en 1793, 1 en 1792, 1 en 1791, 1 en 1790, 1 en 1789, 1 en 1788, 1 en 1787, 1 en 1786, 1 en 1785, 1 en 1784, 1 en 1783, 1 en 1782, 1 en 1781, 1 en 1780, 1 en 1779, 1 en 1778, 1 en 1777, 1 en 1776, 1 en 1775, 1 en 1774, 1 en 1773, 1 en 1772, 1 en 1771, 1 en 1770, 1 en 1769, 1 en 1768, 1 en 1767, 1 en 1766, 1 en 1765, 1 en 1764, 1 en 1763, 1 en 1762, 1 en 1761, 1 en 1760, 1 en 1759, 1 en 1758, 1 en 1757, 1 en 1756, 1 en 1755, 1 en 1754, 1 en 1753, 1 en 1752, 1 en 1751, 1 en 1750, 1 en 1749, 1 en 1748, 1 en 1747, 1 en 1746, 1 en 1745, 1 en 1744, 1 en 1743, 1 en 1742, 1 en 1741, 1 en 1740, 1 en 1739, 1 en 1738, 1 en 1737, 1 en 1736, 1 en 1735, 1 en 1734, 1 en 1733, 1 en 1732, 1 en 1731, 1 en 1730, 1 en 1729, 1 en 1728, 1 en 1727, 1 en 1726, 1 en 1725, 1 en 1724, 1 en 1723, 1 en 1722, 1 en 1721, 1 en 1720, 1 en 1719, 1 en 1718, 1 en 1717, 1 en 1716, 1 en 1715, 1 en 1714, 1 en 1713, 1 en 1712, 1 en 1711, 1 en 1710, 1 en 1709, 1 en 1708, 1 en 1707, 1 en 1706, 1 en 1705, 1 en 1704, 1 en 1703, 1 en 1702, 1 en 1701, 1 en 1700, 1 en 1699, 1 en 1698, 1 en 1697, 1 en 1696, 1 en 1695, 1 en 1694, 1 en 1693, 1 en 1692, 1 en 1691, 1 en 1690, 1 en 1689, 1 en 1688, 1 en 1687, 1 en 1686, 1 en 1685, 1 en 1684, 1 en 1683, 1 en 1682, 1 en 1681, 1 en 1680, 1 en 1679, 1 en 1678, 1 en 1677, 1 en 1676, 1 en 1675, 1 en 1674, 1 en 1673, 1 en 1672, 1 en 1671, 1 en 1670, 1 en 1669, 1 en 1668, 1 en 1667, 1 en 1666, 1 en 1665, 1 en 1664, 1 en 1663, 1 en 1662, 1 en 1661, 1 en 1660, 1 en 1659, 1 en 1658, 1 en 1657, 1 en 1656, 1 en 1655, 1 en 1654, 1 en 1653, 1 en 1652, 1 en 1651, 1 en 1650, 1 en 1649, 1 en 1648, 1 en 1647, 1 en 1646, 1 en 1645, 1 en 1644, 1 en 1643, 1 en 1642, 1 en 1641, 1 en 1640, 1 en 1639, 1 en 1638, 1 en 1637, 1 en 1636, 1 en 1635, 1 en 1634, 1 en 1633, 1 en 1632, 1 en 1631, 1 en 1630, 1 en 1629, 1 en 1628, 1 en 1627, 1 en 1626, 1 en 1625, 1 en 1624, 1 en 1623, 1 en 1622, 1 en 1621, 1 en 1620, 1 en 1619, 1 en 1618, 1 en 1617, 1 en 1616, 1 en 1615, 1 en 1614, 1 en 1613, 1 en 1612, 1 en 1611, 1 en 1610, 1 en 1609, 1 en 1608, 1 en 1607, 1 en 1606, 1 en 1605, 1 en 1604, 1 en 1603, 1 en 1602, 1 en 1601, 1 en 1600, 1 en 1599, 1 en 1598, 1 en 1597, 1 en 1596, 1 en 1595, 1 en 1594, 1 en 1593, 1 en 1592, 1 en 1591, 1 en 1590, 1 en 1589, 1 en 1588, 1 en 1587, 1 en 1586, 1 en 1585, 1 en 1584, 1 en 1583, 1 en 1582, 1 en 1581, 1 en 1580, 1 en 1579, 1 en 1578, 1 en 1577, 1 en 1576, 1 en 1575, 1 en 1574, 1 en 1573, 1 en 1572, 1 en 1571, 1 en 1570, 1 en 1569, 1 en 1568, 1 en 1567, 1 en 1566, 1 en 1565, 1 en 1564, 1 en 1563, 1 en 1562, 1 en 1561, 1 en 1560, 1 en 1559, 1 en 1558, 1 en 1557, 1 en 1556, 1 en 1555, 1 en 1554, 1 en 1553, 1

PARIS A CRÉPÉ

Les fringues du Forum

TEXTE : PIERRE CHRISTIN

DESSINS : ANNIE GOETZINGER

Aujourd'hui l'air de Paris souffle au centre de Paris. Et au centre de Paris, il y a le Forum des Halles. Voilà ce que disent les affiches vantant les mérites de ce petit trou qu'on a mis à l'intérieur du grand trou pour remplir un peu le vide laissé par la démolition des pavillons Balard.

Rien à reprocher à ce texte d'ailleurs, il ne s'agit pas d'une publicité mensongère. Alors que, sur le quai du métro Halles, nous nous apprêtons à pénétrer par son orifice intérieur dans ce temple du commerce troglodytique qu'est le Forum, c'est bien l'air de Paris qui souffle. Seulement, c'est un air... comment dire... un peu fatigué sur les bords.

Normal, nous expliquent-ils. Alors que le Forum plonge à moins 17,5 mètres, les égouts de la ville circulent, eux, aux alentours de moins 7 mètres et les nappes rapides ont un effet de piston pernicieux.

Entrée en matière un peu difficile pour les nez délicats, surtout si l'on songe que nous avons décidé de passer vingt-quatre heures d'été dans les lieux. Il est vrai cependant qu'assise qu'on quitte le remue s'il général de la R.A.T.P. pour déboucher sur le niveau moins quatre du Forum, l'atmosphère change. D'abord parce que l'air y est traité, lavé, pulvé, réchauffé ou refroidi à longueur

qu'abrite — ou reproduit — la Forum.

C'est jour de congé scolaire et, comme à l'accoutumée en début d'après-midi, la place est noire de monde. Un monde décidément jeune où l'on prend la mesure de son corps en s'agitant à un petit groupe de copains débarqués du R.E.R., ou en déambulant dans le soleil, (regards répliqués autour de soi pour savoir si on est regardé) autour des musiciens qui accordent leurs instruments. Un monde où le vêtement joue un rôle déterminant, car, comme l'explique l'un des responsables du Forum, si ailleurs « on s'enveloppe dans du Chanel, au Forum on se fabrique une peau ».

Peau de l'intellectuel au savant déglotté venu casser sa tirelire à la FNAC, mais dont la voiture garée dans le parking recèle peut-être un veston de cadre supérieur qu'il enfilerait presto pour retourner au boulot après la razzia hebdomadaire ou mensuelle sur les biens culturels (fig. 1). Peau de jeune fille rangée bésigée entre le bon chic bon genre et le « babacostume ». Également entouré pour retrouver loin des parents restés dans leur pavillon de Roclii un petit copain ignoré d'eux (fig. 2).

Anne, une mignonne élève dans une école de psychologues praticiens, fourgue avec une douceur obstinée ses questionnaires sur les mariages mixtes

d'enfants de mai 68 ayant bousculé les modèles comportementaux, bref de « styles de vie » ebers aux publicitaires, plutôt que de pratiques de classe analysées par les sociologues. « Défricheurs contestataires ».

vers des soldes saignants en fin de parcours (fig. 4).

Au bout de deux ans d'existence, les cent soixante-dix commerçants regroupés aux différents niveaux ont parfois dû réviser leur stratégie. Quitte



« Innovateurs égoïstes », « Français de l'aventure », voilà en effet des appellations qui classent un lien de façon plus chatoyante qu'un pénible répertoire en employés, cadres moyens ou fractions inférieures de la petite bourgeoisie. Si l'on veut bien admettre qu'au Forum l'habit ne fait pas le moine, dans la mesure même où il constitue l'occasion majeure de « s'exprimer », il y a sans doute du vrai dans l'utilisation de cette typologie niant allégrement les fatalités économiques. Comment savoir en effet si ce jeune homme moderne qui dévale la rue des Filles en pelisse à roulettes ou ce punk tout de cuir bardé qui martèle la rue de l'Équerre d'argent ne sont pas d'excellents acheteurs potentiels ? (fig. 3).

Ce qui est sûr, c'est que ce qui marche commercialement au Forum, c'est le semi-luxe de masse et non le luxe pointu sur lequel on avait peut-être un peu trop misé au départ. La fantaisie, en bijouterie ou dans d'autres corporations, s'écoule très gentiment. Les modèles classiques, eux, à la différence de ce qui s'observe dans d'autres quartiers, s'acheminent péniblement

Maigres bêtes de la nuit profitant, surtout en hiver, des bonnettes réparties à tous les niveaux. Mais à la des jeunes types en situation irrégulière. Des étrangers à van-eau que



l'on tente de renvoyer dans leurs foyers. Parfois des « romantiques » et des « Yngouaves » que l'on pourchasse froidement parce que, eux, alors là, pas question de les laisser s'incruster près de poches ou d'éventails trop tentants pour leurs doigts agiles. Des cloches enfin, que l'on tolère mais que l'on réveille sans cesse en un jeu triste et codifié, des cloches anonymes, interchangeables, dont on constate seulement sans commentaire le rajustement régulier (fig. 5).

En principe, c'est le poste de police du Forum qui veille au grain : en deux ans, un bric-à-brac de banque, trois bombes corses, des bagarres entre punks et rockers, quelques petits trafics de drogue, d'innombrables vols, du vandalisme rampant. Rien d'extraordinaire en un sens, même si ça occupe son homme sans désespérer.

Pourtant, lorsque vers 3 heures du matin, on s'enfonce dans le dédale des installations techniques du Forum, on s'aperçoit que c'est une sorte de guerre qui est menée en permanence dans les profondeurs de la terre. Et c'est à juste titre que l'infatigable directeur technique, maître de cet ensemble gigantesque, le compare à un sous-marin. Car un urbanisme souterrain comme celui qui s'est imposé aux Halles est porteur d'énormes contraintes.



Des tas de gens « stagnent » là-dedans, nous rappelle-t-on avec sérieux. Et ce genre il faut les protéger contre le feu toujours possible à coups d'ordinateurs, de P.C. avancés, de portes escamotables, de sprinklers, de pompes prêts à intervenir en permanence. Il faut les protéger aussi contre le claustrophobe à coups de zizique guillerotte trouant la nuit éternelle des parkings aux accents ensoulés d'un-Vivaldi chargé de « donner le sentiment qu'il y a quelque chose d'autre tout ». Il faut les protéger contre la coupe sans cesse renaissante à coups d'énormes

équipes de nettoyage préparées au récurage quotidien de 14 000 mètres carrés, ce qui n'est pas une bagatelle en fin de fonctionnement. Il faut les protéger contre l'angoisse de l'agression toujours possible à coups de maîtres chiens patrouillant jusqu'aux petites heures de l'aube, dans un but exclusivement préventif à ce qu'on dit. Il faut enfin les protéger, contre eux-mêmes, à coups de caméras planquées un peu partout et représentant leurs images moines sur les écrans de contrôle du P.C. de sécurité enclos au cœur du béton.

Oui, bizarre impression dans le matin bête qui s'effrite lentement par les hautes verrières tandis que s'affaire l'équipage de cet énorme bâtiment que l'on sent, dans sa perfection ruilante et sophistiquée, menacé d'un ne sait quel saut profond.

Petits cafés pour nous requinquer de cette plongée quelque peu épouvante, puis promenade vers le niveau moins deux, où les boutiques de « l'art de vivre », comme on dit ici, vont bientôt s'animer. Un touriste passe, très seul pour l'instant. Mais escale un vrai touriste et vrai djellaba, ou un faux touriste en fausse djellaba, ou un vrai touriste en fausse... Bah, comment deviner dans cet univers de figures où tous les collages vestimentaires sont possibles ? (fig. 6).

Curieux endroit en vérité que le Forum des Halles. Minimoine



entièrement artificiel et somme toute assez maraude, résumant jusqu'à l'aberrance les mutations de la société française. Concentré de ville qui fait penser, toutes proportions gardées, à cet autre vaisseau arabe, plutôt du genre transatlantique rouillé et crachant la vapeur par tous ses orifices, qu'est Manhattan. Un endroit que les New-Yorkais, blasés et rigolards, ont appris à connaître comme celui des trois C : capitalisme, culture... et crime.

Au Forum, Dieu merci, le crime ne fait que rôder. La culture, elle, se débrouille incontestablement bien. Quant au capitalisme, merci, ça a l'air d'aller...



d'année. Ensuite parce que d'honnêtes échoppes comme la Croissanterie luttent avec succès sur le front olfactif dès le niveau moins trois avant d'être relayées

entre Français et Algériens. Pourquoi avoir choisi la place Basse comme terrain d'expérimentation à l'instar de nombreux enquêteurs ? « Parce



par tous les fumets de cet immense bouffordrome que constitue le réseau des rues souterraines à l'heure du déjeuner.

Si on veut respirer un bon coup de vrai air, le mieux est cependant de s'installer sur la place Basse qui se trouve au pied du cratère formé par les verrières autour desquelles se répartissent les artères entrecroisées du centre commercial. C'est là aussi qu'on pourra bumer tranquillement la composition de cette étonnante microsociété

qu'il y a un brassage des classes sociales et aussi parce que beaucoup de gens y viennent pour avoir l'occasion de s'exprimer.

Les classes sociales, lorsqu'on en parle aux dirigeants de la Sogafor, Société de gestion du Forum, ce n'est pourtant pas tout à fait leur tour. Pour qualifier les soixante mille personnes qui, chaque jour, passent par le Forum et qui peuvent être jusqu'à deux cent mille les veilles de fêtes, ils parlent plutôt de « mosaïque sociale ».



Jacques

Il y a eu une...
L'été 1981...
Le Forum des Halles...
C'est un lieu...
Il y a eu une...
L'été 1981...
Le Forum des Halles...
C'est un lieu...
Il y a eu une...
L'été 1981...
Le Forum des Halles...
C'est un lieu...



BRYN CAMPBELL/MAGNUM

FIGURES

Jacques Rancière : le temps volé des prolétaires

L'EFFET conjoint de la théorie marxiste et des recherches positives historiques et sociologiques conduit à penser que désormais l'identité du prolétariat est définitivement assurée. L'image du prolétaire, dans cette perspective, serait fidèle, sans effet déformant ni relief trompeur. Jacques Rancière, maître-assistant à l'université de Paris-VIII, ne partage pas ce sentiment. Ses recherches (1), sanctionnées par une thèse remarquable et qui vient de paraître, aux éditions Fayard, sous le titre *La Nuit des prolétaires*, ouvrent la voie à une vision nouvelle de la pensée ouvrière. Travail de recherche qui vise à reconstituer, « en deçà et au-delà des certitudes dogmatiques sur le Peuple, l'Etat, la Révolution, la complexité historique et les effets de miroir des pratiques et des discours des acteurs sociaux ». La revue *les Révoltes logiques*, fondée en 1975 et dont Jacques Rancière est l'un des animateurs, accueille les travaux qui participent du même esprit et du même souci d'opposer les « évidences charnelles » aux « majestés de l'idéologie ».

« Il serait commode de vous ranger parmi les historiens du mouvement ouvrier. Mais vous résistez à cette qualification. Vous révoquez d'un travail visant à « décoller la marchandise, arracher les pancartes, défilier les votes »... »

— Par profession, je ne suis pas historien, mais philosophe.

(1) Contribution à *Lire le Capital* avec Althusser, (Maspero 1965) ; *La guerre d'Althusser* (Gallimard - Ides - 1974) ; *La Pensée ouvrière en collaboration* avec Alain Fauré - 10/18 - 1976, articles divers dans *Revoltes Logiques*.

J'ai été amené sur le terrain de l'histoire par les impasses de la grande idée des années 1968-1970 : l'union de la contestation intellectuelle et du combat ouvrier. Pour comprendre l'échec ou le détournement des discours et des pratiques marxistes, j'ai voulu revenir jusqu'à ces années 1840-1850 où la théorie marxiste était venue se greffer sur la protestation ouvrière et opposer la conscience du « mouvement réel » aux espérances et aux plans de l'utopie.

« L'histoire des mentalités me servait à la fois de modèle et de repoussoir. A sa prédilection pour les longues durées de l'histoire « immobile », les habitudes alimentaires ou les attitudes devant la mort, je voulais opposer une anthropologie du combat ouvrier : des sociabilités spontanées aux organisations rigides, des chuchotements quotidiens aux grands mots d'ordre, du savoir de l'outil au savoir de l'arme. J'ai vite déchanté : les brochures et journaux ouvriers nous renseignaient surtout sur l'image qu'ils voulaient donner d'eux-mêmes. Les pratiques de résistance ou les sociabilités ouvrières ne nous parvenaient qu'à travers les descriptions de patrons aux abois ou de philanthropes fantasquant sur les promiscuités de la misère ou les trépas du cabaret.

« C'est à partir de cet échec que se précise votre orientation... » — Cet échec permettait justement une interrogation sur la fonction critique conférée à l'histoire, sur le rôle présent de l'historien dans notre culture : il est celui qui « démythifie », qui renvoie les illusions de la subversion gauchiste aux conditions matérielles et aux comportements qu'elles entraînent. Mais cette fonction critique se double d'une production d'évidence plus dogmatique au fond que les idéologies détruites. D'un côté l'histo-

La fierté du « tour de main », la solidarité, le combat collectif contre l'exploitation... ces belles notions font partie des images d'Épinal de l'idéologie ouvrière. Par-delà les discours, Jacques Rancière a cherché ce qu'étaient la vie et les aspirations réelles des prolétaires.

EDMOND A. EL MALEH

rien a le sérieux de la conscience : il a appris de l'ethnologue l'art de faire fonctionner ses objets, de traiter les pratiques comme des discours et les discours comme des pratiques. Mais ces objets ne se contentent pas de vérifier le fonctionnel de la science, ils l'incarnent avec leur poids d'évidence charnelle. En belles images, ils nous montrent que l'ordre social est rationnel et qu'il se réfléchit adéquatement — aujourd'hui comme hier — dans les distributions de l'ordre idéologique et politique existant. L'histoire nous donne à la fois la rationalité du concept et l'évidence de l'image : balaise du territoire social, du centre à la périphérie.

« Bizarrement, c'est dans l'histoire ouvrière que ça marche moins bien. L'ouvrier, pourtant, c'est le héros même de notre pensée fonctionnaliste : l'homme du fameux « tour de main » qui rend la matière adéquate à la pensée et à la fin de l'objet ; le luttant qui résiste à l'oppression prend conscience de l'exploitation, s'organise pour combattre. Mais précisément, il y a la trop d'idéologie pour qu'on puisse le résumer jamais dans l'ethnologie des sociabilités populaires ou des pratiques ouvrières. Il faut toujours en donner une interprétation — marxiste ou anarcho-syndicaliste, en termes de culture ou de stratégie... — qui s'avoue comme telle.

« C'est là justement que réside la possibilité de « décoller les voiles ». Le discours endimanché du poète ou du militant ouvrier des années 1840 dit cela : ils ne marchent pas ; ils n'arrivent pas à trouver leur satisfaction dans le « tour de main » de la « culture ouvrière », ni leur identité dans le chapeau du collectif. Derrière la flatteuse qui oppose la positivité de leur faire au labeurage et à la rêverie petites-bourgeoises, ils reconnaissent le même statut que Platon confèrât jadis à l'artisan : celui d'une âme de troisième classe. Déjà Platon, pour interdire à l'artisan de s'occuper de politique, devait louer sa supériorité de producteur sur les faiseurs de simulacres (peintres ou sophistes). Précisément ceux que j'ai étudiés auraient voulu être fabricants d'ombres (peintres, poètes, philosophes). Et pourtant ce sont eux qui, en haut de course, produisent l'image du fier ouvrier. Mon objet, c'est le parcours paradoxal de cette identification.

Vie sacrifiée

« Ce qui séduit dans votre démarche, c'est cette traversée du désert des abstractions — marxistes ou autres. Vous parvenez à cerner des figures concrètes d'ouvriers, comme celle de ce

menuisier-poète saint-simonien. Quel changement de perspective cela suppose-t-il ? »

« Figures concrètes, oui, mais il faut s'entendre. Le positivisme régnant à aussi ses figures concrètes : « enfants du peuple » ou « anti-héros » dont la particularité vérifie — mieux, incarne — les généralités approximatives du discours savant. Il s'agit ici, au contraire, de figures divines, de visages dans le miroir, d'ouvriers qui affrontent leur image et congédient leur concept.

« Vous faites allusion au menuisier Gauzy. Il nous a laissés des manuscrits assez extraordinaires — correspondances, articles, poèmes : pas de Mémoires d'enfant du peuple, mais l'expérience au présent d'une interrogation proprement philosophique : comment peut-on être ouvrier ? »

« Il nous décrit, heure par heure, sa journée de travail. Et il n'y a pas question de la belle ouvrage des nostalgiques, pas non plus de la plus-value, mais de la réalité fondamentale du travail prolétaire, le temps volé. Et nous ressentons que nos mots : exploitation, conscience, révolte, sont toujours à côté de l'expérience de cette vie « sacragée ».

« Il entend de se libérer : pour lui et pour les autres, car nos oppositions sont là aussi dérisoires : les « chaînes de l'esclavage » doivent être rompues par des individus déjà libérés. Il prend un travail de parqueteur à la tâche, où il se libère du maître tout en restant et en se sachant exploité ; et il nous montre que nous, philosophes, n'avons rien compris aux rapports de l'illuminé et du savoir, de la liberté et de la nécessité.

« Il va au bout du paradoxe. Il se forge une philosophie de l'absence. Quand les ouvriers n'ont à peu près rien à consommer, il résume la société de consommation.

Il invente une économie de la libération à la place d'une économie des richesses.

« Il nous montre le nef de la passion militante de ses pairs : pas la « prise de conscience » de l'exploitation (ils le savaient d'avance), pas la solidarité ouvrière (les autres sont d'abord les complices du maître), mais le désir de voir ce qui se passe de l'autre côté, d'être initié à une autre vie. Ils envient aux bourgeois non pas la positivité de leurs richesses mais la négativité de leurs « temps morts », de leur loisir, de leur nuit. A l'origine du discours de l'émancipation ouvrière, il y a le désir de ne plus être ouvrier : ne plus sillonner ses mains et son âme, mais aussi ne plus avoir à demander ouvrage ou salaire, à défendre des intérêts ; ne plus compter le jour, ne plus dormir la nuit.

« Celui-là a la force de vivre son rêve, sa contradiction : être ouvrier sans l'être. Ainsi fait aussi un sœur en utopie : la couturière Désirée Vêre. D'autres, comme la couturière Reine Guindorf ou le typographe Adolphe Boyer, en meurent. Certains, comme le serrurier Gilland, après avoir rêvé la « harpe de David », doivent de ramener leur aboie à la mesure des « intérêts matériels et matériels des ouvriers ». D'autres vont périr de malaria dans ce Texas où ils cherchent l'incarné. Il en est enfin qui s'enrichissent... par désespoir.

« Expérience unique : en face des théoriciens utopiques et des jeunes bourgeois bien intentionnés, qui veulent soigner les misères et promouvoir le travail de l'avenir, ces artisans rejoignent la question inaugurale de la philosophie : qui a droit à la pensée ? A quelles marques distingue-t-on ceux qui sont nés pour travailler de leurs mains et ceux qui sont nés pour penser ? Ils nous prennent ainsi à revers.

(Lire la suite page XI.)

ALLEMAGNE FÉDÉRALE

Vingt siècles d'histoire familiale

En Allemagne aussi la famille se porte bien et on s'intéresse à son évolution. Barbara Beuys retrace vingt siècles de son histoire et pourfend un certain nombre d'idées reçues.

LEA MARCOU

« L'aurait le plus grand fou de la terre celui qui, voyant un homme lever des langes ou accomplir quelque autre humble besogne ayant trait aux enfants, se mettrait à lui dire : « Qui est ce nouveau père ? » Un certain Martin Luther (1483-1546).

En Allemagne comme en France, la famille est un sujet à l'ordre du jour. Dans la *Vie familiale en Allemagne*, Barbara Beuys (1) expose, en cinq cents pages foisonnantes d'anecdotes, vingt siècles d'histoire de l'Allemagne. Tout en pourfendant les idées reçues, les préjugés et les mythes qui, selon elle, défigurent l'image des siècles passés.

Un mythe, la « grande famille regroupant trois générations sous un même toit », que l'on oppose si volontiers à la famille nucléaire d'aujourd'hui : la plupart des enfants ne connaissent même pas leurs grands-parents, au long de tant de siècles où l'on se mariait tard (à la fin du dix-septième siècle, selon un registre paroissial, l'âge moyen du mariage est de vingt-quatre ans pour les femmes et de vingt-cinq ans pour les hommes, il atteindra respectivement trente et quarante ans au début du dix-neuvième siècle dans la ville de Constance) et où, jusqu'au dix-neuvième siècle, l'espérance de vie ne dépassait pas le cap des quarante-cinq ans.

Idee reçue, également, que la stricte division des rôles masculin et féminin et le catonement de la femme à son foyer « de tout temps, à la ville, comme à la campagne, il y eut des « femmes qui travaillent » : veuves chargées d'enfants, célibataires (jusqu'au siècle dernier, 70 % seulement des Allemands se mariaient), mais aussi femmes mariées. C'est au dix-septième siècle seulement que celles-ci vont progressivement — mais, d'ailleurs, pas toutes — réintégrer le foyer.

Mais ce qui semble avoir particulièrement exaspéré Barbara Beuys, c'est la théorie selon laquelle, le cœur endurci par l'effroyable mortalité infantile (elle ne régressa vraiment en Allemagne qu'à la fin du dix-neuvième siècle), les parents d'autrefois n'aimaient pas leurs enfants : « Est-ce à dire que nos sentiments dépendent des progrès de la médecine ? » Aussi — et sans cacher sa subjectivité — Barbara Beuys nous montre-t-elle de préférence, parmi ces *Images du passé allemand* — c'est le sous-titre du livre — une belle de femmes actives et de parents aimants. Son album de famille n'en est pas moins chatoyant.

Images un peu floues : c'est bien loin, le temps des Germains ! Quels témoignages avouons-nous de leur vie, de leurs sentiments ? Des descriptions de Tacite, mais aussi des objets mis au jour par les fouilles archéologiques : jouets de bois, d'os et de terre cuite. Des parents indifférents se seraient-ils donnés le mal de les faire ? Et ces sujets, fabriqués en abondance pour le marché local dans les ateliers de poterie de Cologne, en l'an 3 après J.-C. : couples d'amoureux jouant contre une coupe, groupes familiaux aux gestes tendus. Aurait-elle vu le jour s'ils n'avaient eu aucune signification pour l'acheteur potentiel ?

Images plus nettes, puisées dans les biographies de personnages célèbres, les chroniques et

souvenirs d'auteurs connus ou inconnus, les livres de comptes, les textes juridiques, etc. à partir du Moyen Âge.

65 métiers

Un Moyen Âge dont, décidément, on redécouvre aujourd'hui les merites. Les femmes de l'Empire germanique — comme les Françaises d'ailleurs (2) — sont fortes et indépendantes. Au quinzième siècle, une Mme Lüber, épouse d'un commerçant de Cologne, dirige, sous son propre nom, l'un des principaux ateliers de saleriers de la ville. A Francfort-en-Main, au dix-septième siècle, 65 métiers uniquement féminins (entre autres les brosses et les basons) sont majoritaires dans 17 autres corporations, à égalité avec les hommes dans 38 autres, tandis que 81 professions sont à prédominance masculine. Ce qui distingue les corporations féminines, c'est — parfois — leur plus grande ouverture d'esprit : certaines d'entre elles acceptent de prendre en apprentissage des enfants illégitimes.

La famille médiévale est une communauté de vie où les enfants, très tôt mêlés au monde des adultes, acquièrent leur autonomie et quittent le nid du bonheur. Et puis Luther vient, encore pleinement homme du Moyen Âge dans sa vie, mais dont les écrits, largement diffusés grâce à l'imprimerie, vont profondément transformer la famille allemande.

Il épouse en 1525 l'ex-nonne Catherine von Bora, femme d'été et d'action qui ouvre une pension de famille pour compléter le modeste salaire de professeur de son mari. Mais, dans la tranquillité relative de son cabinet de travail (son petit dernier jure à ses côtés, un peu bruyamment, note-t-elle), il jette, affirme Barbara Beuys, « les fondements de la famille portuaire et autoritaire » et « fait de celle-ci la cellule de base de l'Etat » : le premier devoir d'un enfant est d'obéir à ses parents — mais bientôt il ne sera plus question que du père, — qui eux-mêmes doivent lui apprendre l'obéissance à ses supérieurs.

Au foyer

Progressivement, au long du dix-septième et du dix-huitième siècle, l'Etat va en effet s'immiscer de plus en plus dans la vie de ses sujets (après la guerre de Trente Ans, l'Allemagne est devenue une mosaïque de petits Etats gouvernés par des princes autocrates). Une nouvelle catégorie sociale est née : les fonctionnaires. Et, avec eux, un nouvel idéal de vie familiale : l'épouse du marchand, de l'artisan, avait sa place au comptoir, à l'atelier, mais on n'emmène pas sa femme au bureau. Le rôle de celle-ci sera désormais de donner à son époux un foyer confortable et douillet où il trouvera calme et détente, siôt habillé, percuté et jabbot trempé contre la robe de chambre — attribut du nouveau bourgeois. Ces femmes-là, cependant, sont une minorité. Les corporations se sont peu à peu fermées aux femmes, mais, dans les loges des pauvres, on tricote et on tisse pour gagner quelques liards. Comme cette Mme Bronner dont le fils, François Xavier, a laissé des souvenirs. M. Bronner, lui,

travaille dans une briqueterie, durant la semaine, fait le violon le dimanche — notamment quelques pièces — mais trouve encore parfois la force, tard le soir, de fabriquer un jouet pour ses trois enfants.

L'éducation du temps est rude : elle doit avoir pour objectif principal — selon un certain pasteur Franke, dont les méthodes pédagogiques sont fort appréciées par le roi de Prusse Frédéric-Guillaume I^{er} — de briser la volonté de l'enfant, de ne jamais l'abandonner à lui-même.

Mais parallèlement — on est tout de même à l'époque du nationalisme et des Lumières — on commence à s'interroger sur ce qui lui convient : des livres, et même des journaux pour enfants, tout leur apparaît. Un pédagogue en renom s'interroge, dans la deuxième moitié du dix-huitième siècle, de la négligence où est tenue l'éducation des filles.

Éduquer les filles, mais à quelle fin ? Certes, de temps à autre, on célèbre une noce, mais le modèle officiel de la vie familiale c'est bien, maintenant, le mari seigneur et maître, la femme soumise et fée du logis. Les romantiques du *Sturm und Drang* chantent la Femme et ses mystères, mais, dans un poème qui connaît un immense succès, Schiller lance « l'épouse, la mère... aux mains industrieuses » qui s'affaire à la maison tandis que le mari « affronte le monde extérieur ». En 1794, le droit prussien, plaçant la femme, son honneur et ses biens sous la tutelle de son époux, précise aussi que lui seul décide du moment où la mère pourra cesser d'allaiter son enfant.

Beaucoup de pères ont-ils pris pareille initiative ? On ne sait. En tant que, le moment du mariage, c'est à neuf mois, estime en 1799 un célèbre médecin berlinois. Un demi-siècle plus tard, à la ville comme à la campagne, c'est à partir de l'âge de six mois qu'on fait ingérer aux bébés de la nourriture solide : un mélange, épais et indigeste, de lait et de farine, voire, dans certaines régions, de minimes de terre. Pour Barbara Beuys, ce régime — plus que l'industrialisation, généralement accusée — est le grand responsable de la mortalité infantile qui sévit en Allemagne au dix-neuvième siècle (en Bavière — région peu industrialisée — 1827 et 1869, 30 % des bébés à naître meurent pas leur première année).

Quant on pense au dix-neuvième siècle, on pense à l'industrialisation — en Allemagne, elle est lente — et aux « vertus bourgeoises ». C'est juste : la « bonne moralité » fait même partie — c'est inscrit dans le règlement — des devoirs du fonctionnaire. Mais ce siècle est aussi, dans sa majeure partie, une période de grande pauvreté où le seul salaire du chef de famille permet rarement de subsister. Le dernier quart de siècle, cependant, apporte de grands bouleversements. On commence, en chuchotant, à parler de « contrôle des naissances ». Les premières lois sociales sont édi-

tées : trois semaines de congé de maternité (1883), interdiction de faire travailler des enfants en usine (1891). Il faudra attendre 1905 pour que certaines universités acceptent des étudiantes — il y a quarante ans que les femmes réclament cette mesure. En 1919, la République de Weimar succédant à l'empire inscrit dans sa Constitution l'égalité des sexes en matière de droits civiques, et même leur égalité dans le mariage. Mais en 1933, dès leur prise de pouvoir, les nazis renvoient les femmes chez elles : l'année précédente, un étudiant sur cinq était une fille, d'ailleurs, elles ne pourront plus être ni juge ni avocat, et même, en 1935, les femmes sont exclues des candidatures aux élections.



LEFORT

Le rôle de la femme est réduit aux « trois K... » : Küche, Kinder, Kirche (la cuisine, l'enfant, l'église). Le nazisme glorifie la famille et ses vertus. Mais en réalité, montre Barbara Beuys, il y a eu une grande enquête sur leurs désirs et leurs aspirations, les dix-sept/vingt-neuf ans ont déclaré massivement : « Je voudrais avoir des enfants et une vie familiale heureuse. »

Et aujourd'hui ? En Allemagne comme ailleurs, on a commencé la mort de la famille. Avec un peu trop de bâte, de l'avis de Barbara Beuys. Ces dernières années, les Allemands divorcent moins et se marient davantage (en 1979, 5 % de mariages de plus qu'en 1978). En 1980, la courbe des naissances a commencé à remonter. Et en 1979, en réponse à une grande enquête sur leurs désirs et leurs aspirations, les dix-sept/vingt-neuf ans ont déclaré massivement : « Je voudrais avoir des enfants et une vie familiale heureuse. »

(1) *Familienleben in Deutschland - Neue Bilder aus der Deutschen Vergangenheit*, Rowohlt 1980.

(2) Régine Pernoud, *La Femme au temps des cathédrales*, Flammarion.

Jacques Rancière

(Suite de la page IX)

« Au lieu d'incarner les concepts de notre science, ils dramatisaient notre philosophie. Ils ne fonctionnent plus, ils percent. Et ce ne sont pas seulement nos nialeries sur le travail, la conscience et la révolte qui sont récusées. C'est le fonctionnement de ce que nous ne craignons pas d'appeler notre pensée qui est questionné en retour. »

Orphelins de Juillet

« On sent l'expérience de mai 68 très présente dans votre travail. Comment s'accorde-t-elle avec une recherche sur le dix-neuvième siècle ? »

« Le rapport est tout naturel : n'ai-je pas parlé en 68 d'un retour au dix-neuvième siècle ? En 1967, les gens informés nous voyaient déjà en marche vers le vingtième siècle : les étudiants ne s'occupaient plus que d'études et de débouchés, les ouvriers s'embourgeoisaient, vaincus par les délices de la machine à laver. Et puis quelques mois plus tard, on se retrouvait en plein dix-neuvième siècle : les barricades, les drapeaux rouges, les slogans, avec le retour à l'ordre, la grosse artillerie théorique est venue nous rappeler que le sérieux du mouvement ouvrier est responsable, n'avait décidément rien à voir avec les accès de fureur des petits-bourgeois qui jouent à la révolution. »

« Seulement, voilà : l'histoire nous montre que les ouvriers n'ont jamais cessé de se comporter comme ces « petits-bourgeois ». Prenez juillet 1830 : dans l'imaginaire d'une génération ouvrière, il joue exactement le même rôle que mai 68. C'est le moment où l'on a décidé que « rien ne serait plus comme avant ». Tout se mesure à ce trois jours de lutte et de fête, de soleil, de gloire et d'unité, où le peuple a montré ce qu'il était. Pourtant il y a souvent beaucoup perdu : les affaires allaient assez bien, ils avaient amassé un petit pécule, ils allaient peut-être s'établir à leur compte. Et après la révolution, les affaires périclitaient, tandis que la répression venait vite. Un an après, les saint-simoniens rencontrent des ouvriers jadis à l'aise qui n'ont pas encore retrouvé de travail, on leur fait l'impression que le travail n'est qu'un dévouement à l'humanité, à l'humanité des « artisans », supposés si attachés à leur « qualification », vivant le plus souvent l'existence, souvent indolente, de nos « précaires » et partageant, plus qu'on ne le croit, leur distance vis-à-vis de l'idéologie du travail. Ces orphelins de Juillet s'accrochent à la nouvelle foi. Elle s'effondre vite, elle aussi. Mais cela ne fait rien : dans le collier de leurs espérances, les paroles d'amour saint-simoniennes s'attachèrent à la relique des trois journées, elles s'efforcèrent, à travers les tentatives et les revers, la décision désormais inéluctable : ne pas mourir jadis. »

« Dès qu'on perçoit la croûte du discours de représentation, et parfois même dans ce discours, on est fasciné par un certain air de famille : un certain décorum original, une certaine idéologie... »

de la vie à changer... C'est aussi que ce temps est celui de la franchise : le vernis de la flatterie ouvrière ne vient pas encore couvrir le désespoir devant la condition ouvrière ou le mépris pour ces « frères » mêmes que l'on croit.

« Au début, mon intérêt pour le dix-neuvième siècle était de type archéologique ou génétique : je voulais saisir en leur origine les contradictions d'un monde présent avant hérité. Chemin faisant, il s'est déplacé : j'ai été de plus en plus attiré à la similitude des rapports existentiels, à la façon de vivre le temps historique, les grandes dates, les cycles de l'espérance, du désespoir, du retour à zéro, de l'espérance déplacée. C'est devenu un peu l'histoire intellectuelle d'une génération : comment des ouvriers qui, en 1830, s'étaient dit qu'ils ne vivraient plus comme avant, ont tenu leur engagement. »

Vivre deux vies

« Le savoir positif repose à un échec, ne reste-t-il en bout du chemin que le désespoir ou le scepticisme ? Pourtant vous voulez « rendre aux rebelles leurs raisons, aux enfants amoureux leurs cartes et leurs estampes... »

« Bien sûr, on pourrait conclure tout à échoué, le saint-simonisme, les associations ouvrières, la communauté icarienne. Et la ruse de la raison a conduit ces ouvriers rêveurs sur les vrais chemins de l'avenir, ceux des disciplines — et des dictatures — du travail réel. »

Mais l'histoire se termine autrement : par les lettres d'amour qu'une vieille femme envoie au théoricien et à l'amant des leçons de Juillet. Elle a toujours vécu dans le réel et la cité seule l'oblige, en cette fin de vie

et de siècle, à « s'adapter » au réel. Ce n'est pas l'allégorie du désespoir, mais au contraire d'une invincible fermeté à maintenir, dans une vie vouée aux contraintes de la demande prolétaire et aux ailes de la répression politique, le non-consentement initial : à vivre en même temps le mal de l'utopie et le refus du réel.

« Car, si l'utopie est morte, c'est d'avoir voulu faire un monde positif avec les raisons divines des prolétaires. Il n'y a pas d'homme nouveau, il y a seulement des gens qui essaient de vivre deux vies. Aussi ne désespèrent-ils pas, ne sont-ils pas désespérants. Leur croyance est infiniment plus rusée que ne l'indiquent les désespoirs en cartouche de nos orphelins nantis. L'agon d'un refus maintenu, d'une sagesse plus exigeante : disons, une certaine mesure de l'impossible. »

« Mon projet, comme celui des *Révoltes logiques* : transcrire la mémoire de ces affrontements impensables, la trace de ces chemins, la marque de ces ruptures. Rien à voir avec les collectes « populaires » du positivisme historique ou sociologique. Non pas la nostalgie des souvenirs, mais l'insistance des questions, le prolongement d'un héritage. Autre chose aussi que le simple retrait d'une pensée critique : des savoirs, des récits insérés dans le travail du négatif (le dé-séjour, le dé-fichage...) : un ordre de discours qui marque la non-conciliation, la différence à soi des « objets » sociaux. Des cartes, des estampes... pas de photographie, pas de radiographie. »

« Aucun désespoir là-dedans. Une forte tension. Beaucoup de travail en perspective pour ce qui veut pas mourir idiot. Et tant pis pour les gens fatigués ! »

PERFORMANCES

La révolution des nouveaux matériaux

Hier, l'âge de pierre, de bronze, d'acier... Demain, l'âge des matériaux composites, des céramiques, des verres métalliques... Une nouvelle ère technologique commence. Discrettement.

SOPHIE SEROUSSI

LA vraie voiture de grand-père est morte. Vire la voiture ! Carrosserie en fibres de carbone, pièces de moteur en céramiques, accessoires en polymères... A faire retourner Bugatti dans sa tombe. La voiture de demain risque d'être entièrement fabriquée sans matériaux dits nobles (bois, métaux, etc.), ou presque. Déjà le centre de recherches de Ford aux Etats-Unis a réalisé un prototype à coups de millions de dollars. Prototype en regard duquel les voitures d'aujourd'hui font figure de pesants dinosaures : les structures en composite fibres de carbone-époxy allègent le véhicule de 35 % par rapport à un modèle standard en matériaux traditionnels.

De la navette spatiale aux raquettes de tennis, des prothèses osseuses aux hélicoptères, des terrains de sport aux vélos, et jusqu'aux violons, les nouveaux matériaux envahissent notre vie quotidienne. Leur apparition progressive est le signe avant-coureur d'une profonde mutation technologique.

Parmi les nouveaux matériaux mis au point, destinés à remplacer les matériaux structuraux traditionnels, ceux qui retiennent le plus l'attention sont les matériaux renforcés de fibres. Sous cette forme, la matière possède des propriétés extraordinaires. Aussi curieux que cela paraisse, les fibres de verre, par exemple, sont cinq cents fois plus résistantes qu'un bloc de verre.

Comme le cœur

En effet, un matériau en masse n'atteint jamais sa résistance théorique. Et ce pour deux raisons précises : des défauts internes peuvent se glisser au sein des liaisons chimiques et physiques entre les atomes qui le constituent ; des défauts de surface permettent à des microfissures de se développer.

Qu'une contrainte importante s'exerce sur ces points faibles, et tout casse. Les fibres, elles, sont constituées de chaînes de molécules parfaitement alignées, qui n'offrent moins de possibilités pour les défauts éventuels. Ce sont des fils extrêmement fins, dont le diamètre est de l'ordre de la dizaine de microns (1). Ces fils peuvent ensuite être tissés et emprisonnés au sein d'un liant, la « matrice », le plus généralement constitué de résines synthétiques.

Avec ces techniques, directement inspirées de l'industrie textile, on peut faire un tissu de fibres, on peut faire un même plâtre renforcé par la « fibronanite aigüe » est l'aéronautique. Ces nouveaux matériaux sont tous

plus ou moins des retombées de la recherche spatiale. Les fibres entrent dans la fabrication des pièces à haute performance des missiles et des fusées telles que les propulseurs. Plus résistants que les alliages habituellement utilisés en aéronautique, les matériaux composites à base de fibres ont l'avantage d'alléger considérablement les appareils. Mais, contrairement aux métaux, leurs caractéristiques mécaniques sont fortement anisotropes, c'est-à-dire qu'elles dépendent de la direction des fibres.

Cette particularité conduit à un mode de construction spécifique qui permet, d'autre part, de réaliser des pièces dont la résistance aux efforts est calculée « sur mesure ». De tels éléments sont de 20 à 40 % plus légers que ceux fabriqués de façon traditionnelle en métal.

Il existe aujourd'hui une vaste gamme de composites qui diffèrent par la nature des fibres choisies en fonction de leur robustesse. Les fibres les plus communément exploitées sont les fibres de verre, les fibres de kevlar (un polyamide aromatique (2) développé par Dupont de Nemours), et les fibres de carbone. Il existe également des fibres de bore et des fibres métalliques.

Les fibres de verre sont entrées dans les moteurs pour la fabrication des pales d'hélicoptère. Plus solides que les anciennes pales métalliques, elles sectionnent sans dommage des matrières de bois de 20 centimètres de large sur 20 centimètres d'épaisseur ! Soumises à toutes sortes de sollicitations (traction, flexion, torsion), les pales d'hélicoptère ont servi de banc d'essai pour l'utilisation éventuelle de fibres dans d'autres pièces de l'appareil. Ainsi l'Aérospatiale, sur ses hélicoptères Ecureuil, une tête de rotor entièrement en composite à fibres de verre. Remarquablement robuste, cette pièce ne casse pas brutalement en cas de détérioration. Elle se dégrade lentement à mesure que cèdent les fibres des différentes couches de liant. C'est une garantie supplémentaire de sécurité.

Petit à petit, un nombre croissant d'éléments importants sont réalisés en composites à fibres, y compris sur les gros porteurs. Les grands de l'aéronautique, Boeing et Dassault, s'y intéressent. Théoriquement, rien ne s'oppose d'ailleurs à la construction d'un avion entièrement en matériaux composites, si ce n'est leur prix. Le kilogramme de fibres de verre est environ de 10 F le kilogramme de fibres de kevlar est dix fois plus cher, celui de fibres de carbone cent fois, et celui de fibres de bore cinq cents fois !

Sports et loisirs

Cela n'a pas empêché un constructeur californien de se lancer dans la fabrication d'un appareil entièrement en fibres de carbone. Ce prototype a volé pour la première fois en janvier dernier. Leor Fan 2100, du nom de l'auteur de ses jours, Bill Lear, est un bimoteur qui permet de réaliser un gain de poids de 30 à 40 % par rapport à un avion d'affaires classique du même type. Bill Lear estime qu'il pourra re-

tablir la production en série d'un tel appareil... à condition qu'il obtienne les autorisations pour l'exploiter.

En attendant qu'ils envahissent le monde très fermé de l'aviation civile, les matériaux composites ont déjà investi celui des sports et des loisirs. Les skis, les raquettes de tennis, les batteurs de plumes, les cannes de golf, etc., s'accommodent fort bien de la dualité propre à ces matériaux, légèreté et résistance. C'est même grâce à la fabrication en série des cannes de golf que les Japonais ont réussi à s'imposer sur le marché international des fibres de carbone. Au pays du Soleil-Levant, ni pratiquement tout le monde joue au golf, 80 % des fibres de carbone sont utilisées pour fabriquer des cannes. Cette production de masse a fait baisser considérablement les prix.

Deux Canadiens, eux, envisagent l'utilisation de ces matériaux pour fabriquer des instruments de musique. Audacieux, ils ont déjà conçu une structure partiellement en résine époxy renforcée de fibres de carbone. Au dire des musiciens qui l'ont testé, le

son soutiendrait la comparaison avec un stradivarius. A vérifier.

Plus timide est l'entrée des matériaux composites dans le monde médical, où leur utilisation est pourtant très prometteuse. Les matériaux à base de fibres de carbone sont très bien acceptés par l'organisme vivant. On en fait déjà des prothèses osseuses, des vaisseaux, des ligaments artificiels. L'avantage du carbone par rapport aux matériaux traditionnels est qu'il s'intègre parfaitement aux tissus vivants, qu'il les colore même autour de la prothèse, à cause de son caractère poreux.

Jusqu'à bon vieux plâtre pour recoller les membres fracturés qui se « fissure » : la société 3M commercialise depuis peu en France un nouveau plâtre résine, le Lightcast, expérimenté depuis six ans aux Etats-Unis. C'est une bande de fibres de verre tissées enduites d'une résine photosensible. Après avoir enveloppé la fracture, il suffit d'exposer le membre pendant quelques minutes aux rayons ultraviolets pour que la bande devienne aussi rigide qu'un plâtre. Ce plâtre new-look, léger, peu épais, suffisamment poreux pour laisser passer l'air et transparent pour effectuer des contrôles radiologi-

ques, n'a qu'un seul inconvénient : il coûte huit fois plus cher que le plâtre traditionnel.

Cette technique de polymérisation - ou « prise du composite à la demande » - grâce aux ultraviolets - intéresse vivement les chirurgiens-dentistes. Les matériaux composites apparaissent en effet comme une matière première de choix pour la restauration partielle des dents altérées. Ils sont translucides comme les tissus dentaires, et leur couleur peut être modifiée en fonction de la teinte des dents. Jusqu'à maintenant, les affreux joies en culottes courtes qui vivaient la malencontreuse idée de s'abîmer les dents de devant devaient attendre patiemment leur majorité pour se faire poser une couronne en céramique.

La navette

Les matériaux céramiques sautent justement un regain d'intérêt, et pas uniquement pour les prothèses dentaires. Paradoxalement, on envisage de les utiliser pour fabriquer certaines pièces des moteurs. A base de nitrure et de carbure de silicium, ces matériaux sont extraordinairement résistants à la chaleur. Cela permettrait aux moteurs de fonctionner à plus haute tempé-

rature et de récupérer les calories éventuelles. D'où économie d'énergie.

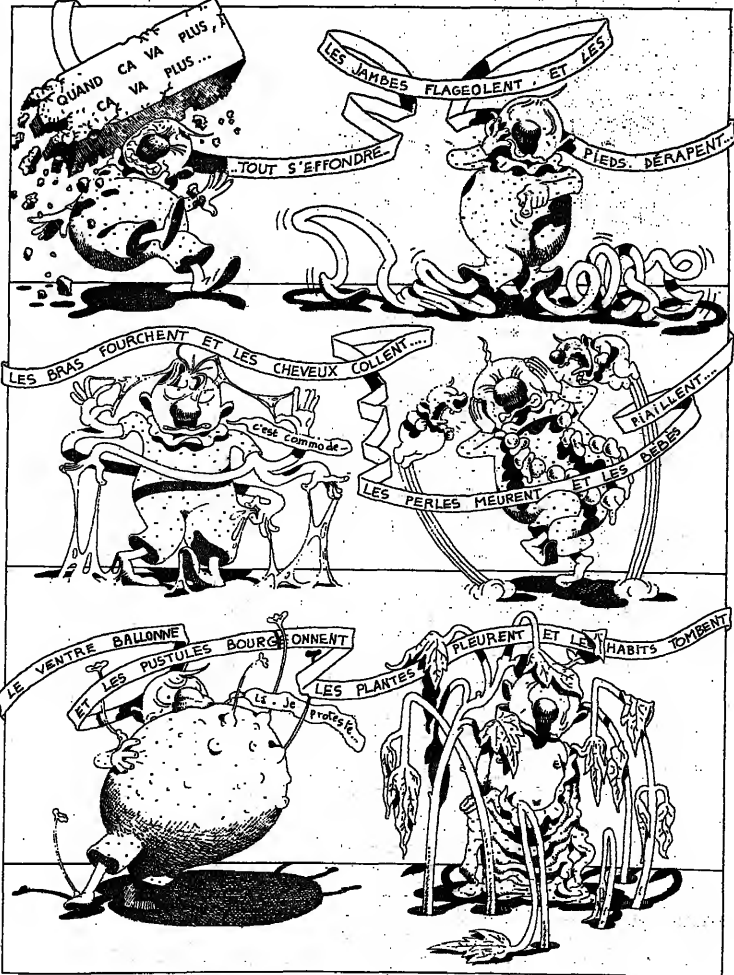
Nombreux sont les constructeurs américains, japonais, allemands, à étudier très sérieusement la possibilité de produire, avant la fin de la prochaine décennie, de tels moteurs.

Matériaux composites et céramiques ont d'ailleurs contribué à l'économie performance de la navette spatiale américaine. Pour résister à la chaleur, le nez de la carcasse en aluminium était renforcé d'un composite carbone-carbone, traité avec un mélange d'oxygène, de silice et de carbone de silicium. Le reste était recouvert des fameuses 31 000 tuiles réfractaires en fibres de silice qui ont fait battre le cœur du monde entier à cause de leur fâcheuse tendance à se décoller.

Mais les fibres n'habillent pas que les navettes spatiales, elles habillent aussi les stades, les autoroutes... et nous. Une nouvelle génération de pseudo-textile, le non-tissé, révolutionne discrètement tous ces secteurs à la fois. Le plus souvent invisible, on le retrouve pourtant dans la semelle des chaussures ou dans le renfort des cols de chemise, en support de moquette ou de papier peint,

MONDOVISIONS

NICOLE CLAVELOUX



THÉÂTRE

Le temps des comédiens

BERNARD DORT

Une saison théâtrale touche à sa fin. Elle n'a pas été mauvaise. Sur les quelques cent spectacles que j'y ai vus (cela ne fait pas le quart de ceux qui furent présentés), il y en a bien une vingtaine qui ne m'ont pas donné le sentiment de perdre ma soirée. Parmi eux, aucun d'exceptionnel (1). J'entends qu'il s'agit de ceux que je crois savoir du théâtre et du monde. Mais une somme de savoir et de talent. Une étonnante intimité, aussi, du théâtre, se mesurant à de vieux textes usés et y retrouvant un tranchant tout neuf (*la Locandiera* de Goldoni, mise en scène par Jacques Lassalle, à la Comédie-Française) ou s'aventurant sur les chemins escarpés d'une écriture moderne (on n'a pas assez parlé du dyptique de Bruno Bayen et Louis-Charles Sirjac : *les Flancs de la bouteille* ouest, à Bobigny)... Tout cela contre vents et marées — contre la persécution de certaines grandes institutions ou dans le vide et le dénuement des non-institutions. Planchon le disait, Vitez le dit encore : contrairement à ce qu'il s'agit d'un peu partout, le théâtre n'en est pas un point mort, « la vie théâtrale en France » — *à vrai dire dans toute l'Europe* — est foisonnante et riche, *étrangement*. (2). Pour beaucoup, pour bien des petits groupes, sinon pour un grand public, le théâtre est plus nécessaire que jamais.

Cette vitalité, cette nécessité, quelle en est la source ? Je ne la trouve guère du côté des textes, ou des metteurs en scène. Certes, il y a bien eu *la remorque* de Michel Vigner, réalisé par Jacques Lassalle, à Chailly, l'essai de construire, par une collaboration, parfois difficile, entre une écriture exigeante et une poésie sensible de la scène, une grande forme théâtrale où s'incorpore toute une part de notre société, l'univers des cadres... Or ce fut le spectacle le plus incom-

pris et le plus injustement refusé de l'année. Mais ce qui ne revient aussitôt à l'esprit quand je pense à la saison, ce sont des images d'acteurs. Impossibles de les évoquer toutes (3) : le corps las et les gestes épuisés d'Emmanuelle Riva dans *Charcuterie fine* (à qui répondait la violence bornée et douloureuse de Charlie Nelson), le vieillissement discret mais terrible, jusqu'à une paralysie des sentiments, de Delphine Seyrig au cours de *la Bête dans la jungle* (là aussi, Sami Frey lui répondait), la nonchalance à donner le vertige de Rüdiger Vogler dans *la Trilogie du revoir*, l'animalité un peu brute mais, cependant, lyrique d'Aurélien Recoing qui ne réussissait pas à sauver *la Caligula* tapageur de l'Odéon... et toute la troupe du Campagnol qui, *bal spré bal*, tentait, rien qu'avec les gestes de la danse du samedi soir, de dire quarante ans d'histoire française.

Maturité

C'est qu'il s'est passé quelque chose, dans notre théâtre, ces dernières années. Dans le tumulte de 68, les comédiens avaient rêvé de se libérer de toutes les tutelles : celle de l'auteur, comme celle du metteur en scène. Ils s'étaient constitués, parfois, en groupes autogérés ou en communautés. Évidemment, dans la plupart des cas, cela avait mal tourné. Ils étaient tombés dans la chénille pseudo-artaudienne ou dans le précepte révolutionnaire. Mais, à travers cette crise, parfois tardive, de puberté, certains d'entre eux ont atteint une nouvelle maturité. Ils ont, d'abord appris à dire « nous ». Et ils ont redécouvert le monde. Ils en sont même venus à penser par eux-mêmes. Et ils ont montré la voie.

Les comédiens d'aujourd'hui, toujours guettés par le chômage, ne sont plus ce qu'ils étaient. Ils étaient des animaux de luxe, un peu exotiques, ou des parias. Ils

refusaient de penser et ne voulaient que sentir. Ils parlaient sur l'hystérie. Les voix, maintenant, plus normaux et plus singuliers à la fois. Peut-être, s'est-il produit un changement sociologique dans leur origine : ils étaient autrefois, en majorité, fils de bourgeois parisiens en rupture de famille ; ils viennent, de plus en plus, d'ailleurs, d'autres classes sociales, de provinces, de l'étranger — tout comme les étudiants. Stanislas, Strassberg et Vitez aidant, ils ne se reposent plus tout à fait sur ce que, à la fin du siècle dernier, on appelait « le don ». Ils se préoccupent d'apprendre. Certains parlent même de formation permanente ! Ils ne comptent plus seulement sur leur savoir-faire. Ils ont affaire avec le savoir. Brecht, aussi, est passé par là.

« Masques nus »

Retenons deux comédiens un peu arbitrairement : Mario Gonzales, qui a joué *les Mystères de l'amour* de Roger Vitrac, mis en scène par Viviane Théophilidis, à la Michodière, et Marcel Bonzonnet, l'interprète principal de *la Mort d'Empédocle* de Hölderlin, monté par Alicia Ollivier, au Studio-Théâtre de Vitry. Mario Gonzales vient du Théâtre du Soleil. Il y a été, notamment, Marcel Pantomon de *l'Age d'Or*, où il figurait aussi l'ouvrier capogno immigré et un petit jeune homme bien français... Par ses soins, le vieux vocabulaire gestuel de la « comédie de l'art » se mélangait en langage de notre société post-industrielle. Il n'a cessé de travailler sur le jeu

masqué et sur les techniques de la « comédie de l'art ». Il a dirigé, en France et ailleurs, des dizaines de stages de jeu. Il a même réalisé, en Allemagne et en Italie, des spectacles allant d'Aristophane à Schiller, de Shakespeare à Molière.

Le voilà, de nouveau, sur la scène : cette fois, à visage découvert, dans le Patrice des *Mystères de l'amour*. Il y est un amoureux et un enfant, un tyran et une victime. Face à une étonnante Léa, Micheline Uzi, il pourrait interpréter ce rôle multi-forme en rejoints de James Dean et sombrer dans la pesanteur obtuse et spasmodique des adeptes de l'Actors Studio. Or son jeu est à la fois intense et caudé, viril et infantile, hasardeux et maîtrisé. Mario Gonzales est déjà Victor, cet « enfant au pouvoir », mais il est aussi ce bourgeois triste que deviendra plus tard Vitrac. Révolte et soumission alternent. Le tout survolté par une ironie qui ne vient pas d'un sentiment de supériorité de l'acteur à l'égard du rôle, mais de son désir d'interroger celui-ci jusqu'à ce qu'il a de plus profond, de lui faire avouer, pudiquement, l'inavouable. Ainsi Mario Gonzales est, ensemble, l'interrogé et l'interrogateur, avec une fureur égale. Dans un splendide et dangereux équilibre. Devant son Parisien, le dire que Pirandello a donné à l'édition de ses pièces : *Masques nus*, s'est de nouveau imposé à moi.

Marcel Bonzonnet est un acteur rare et souvent inattendu. Il a débité, sous le nom de Boso, dans le mémorable *Cimetière des voitures* de Victor Garcia,

d'après Arrabal, à Lyon (1966). Il a joué du Camille et du Flaubert, sous la direction d'un sourcier discret du théâtre, Jean-Marie Villégier. Il a été le Trephep de *la Mouette* qui fut le chapitre du cygne de Bayen à Toulouse (1978). On a même pu le voir, sous la cornette d'une religieuse, Marie de l'Incarnation, tout seul, au Lucernaire. Or, cette année, il a figuré, tout sur le coup, Grégoire Werle dans *le Canard sauvage* d'Ibsen, monté, en grand format, par Lucien Pinelli au Théâtre de la Ville, et Empédocle. Cela tient de la pagaille, du tour de force. Entre le moraliste fanatique et destructeur du *Canard sauvage* et le poète solitaire d'Empédocle, quel de commun, sauf à ramener l'un et l'autre à la convention de l'artiste maudit (du reste, dans *le Canard*, l'artiste n'est pas Grégoire mais Halmar Ekblad, le photographe) ? Or, Bonzonnet est anguleux, nerveux, crispé. Son Empédocle, timide, harmonieux, sublimement douloureux.

Transparences

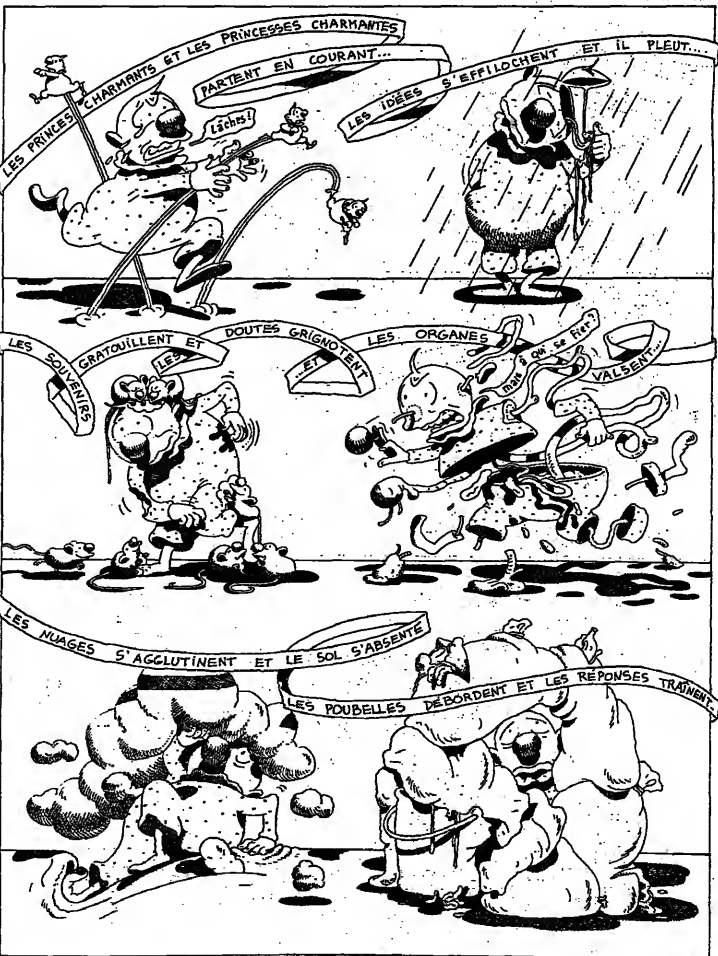
Mais, ici et là, Bonzonnet privilégie le texte. Il le détache presque de son jeu corporel. Les répliques d'Ibsen en sont roches d'une obscure manie. Le poème de Hölderlin y gagne une tranquillité transparente. La fragilité physique de Bonzonnet fait contraste avec l'assurance intellectuelle de ses personnages. Son jeu détaché, sur le bord de l'indifférence, ne signifie ni indiffé-

rence, ni critique, mais respect : respect devant ce que le cas de Grégoire peut avoir de psychopathologique, respect devant ce que l'exemple d'Empédocle-Hölderlin a de tragiquement démesuré. Et volonté de comprendre, de l'extérieur, ces deux histoires individuelles, de pénétrer ces deux folies, sans renchérir sur elles.

Deux mots sont venus sous ma plume : individus et comprendre. Peut-être donnent-ils la clef de la nouveauté de tels comédiens. Leur jeu, au-delà de l'identification ou de la dénonciation, est interrogation. Et c'est en tant qu'individus qu'ils interrogent — en leur nom propre. Certes, ils ne travaillent pas seuls : Pinelli, Alicia Ollivier ou Viviane Théophilidis, leurs metteurs en scène, les ont dirigés, ont conçus et élaboré le spectacle. Mais ce que des acteurs comme Mario Gonzales ou Marcel Bonzonnet apportent à la représentation est aussi quelque chose d'irréductiblement personnel. Ils nous permettent de joindre de ce que le théâtre peut offrir de plus fragile et de plus précieux : la rencontre d'un homme réel et de l'imaginaire. Au-delà du texte et du spectacle, il y a, parfois, le comédien.

- (1) Je ne parle que des spectacles français. Parmi les « importés », l'Opéra par Stanislas avec la Schéhérazade et le *Wagtail* d'Alfred de Vigny de l'Opéra de Paris, effectuément, exceptionnel.
- (2) Cf. l'ouvrage de Catherine Clément : « Ce que le théâtre attend du changement », le Monde du 4 juin 1981.
- (3) Je laisse de côté le *Pour l'Opéra d'Ibsen*, monté par Chénou avec le T.N.P. de la Ville de Paris, qui est sans doute le spectacle le mieux joué de la saison.

Suite de la page XIII.



Nos lecteurs trouveront la semaine prochaine la chronique « langage » de JACQUES CELLARD.

MECANIQUE DES MONNAIES
Jacques RIBOUD, directeur
2^e édition, complétée avec le
MONETARISME = 504 pages
17,50 Boulogne 12011 Paris 20 02 82

Pergamon Press France
34, rue des Ecoles 75001 PARIS Cedex 05
Tél. (01) 22 42 43

L'URSS
aujourd'hui
et demain
Cet livre vous aidera à mieux
comprendre les problèmes réels du
pays soviétique en URSS aujourd'hui
pour les progrès de demain.

présence du futur
une collection
qui mérite ses succès

PRIX APOLLO 1981
kate wilhelm
le temps des genevriers

GRAND PRIX SCIENCE-FICTION FRANÇAISE
serge brussolo
vue en coupe
d'une ville malade

présence du futur
une collection
en pleine maturité

denoël

OXYGÈNE

Tennis aux sommets

GÉRARD ALBOUY

POUR la première fois en France, un tournoi exclusivement féminin, comptant pour le grand prix de la Fédération internationale de tennis, sera organisé aux Arcs 1800, du 6 au 12 juillet. Cette première coupe de l'Union du tennis féminin dotée de 50 000 dollars regroupera trente-deux des meilleures joueuses du monde, dont la Roumaine Virginia Ruzici, championne de Roland-Garros 1978.

Ce tournoi en altitude marque une nouvelle conquête du tennis : celui des stations de haute montagne où nait de plus en plus appétit à lui pour l'animation estivale.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que la fonte des neiges au printemps fait apparaître au milieu des alpages quelques courts de tennis. Chaque été, des champions d'hier et d'aujourd'hui, passés maîtres dans l'enseignement du tennis comme Jean-François Caujolle et Joseph Stolpa, à Tigons, Daniel Costet, à L'Alpe d'Huez, Georges Deniau, à Flaine, ou Patrice Dominguez, aux Arcs, rejoignent déjà les stations alpines pour animer

quelques-uns des cent cinquante centres de stages organisés en France, à l'année ou pendant les périodes de vacances.

Depuis l'hiver dernier, le tennis à même conquis un nouveau sommet avec l'ouverture à Val-Thorens (2 300 mètres), dans la plus haute station de sports d'hiver d'Europe, du club Pierre Barthès, le premier centre de stages en montagne qui fonctionnera désormais à l'année.

Avec ses vingt-deux courts de tennis dont six couverts, ses deux courts de squash, complétés par une piscine couverte, une patinoire en plein air, un club-house avec restaurant et galerie marchande, ce nouveau complexe a nécessité un investissement de 30 millions de francs, par la Société d'équipement de la vallée de Belleville (SODEVAB).

« Aussi important soit-il, cet investissement était indispensable, compte tenu de la concurrence entre stations et des exigences de la clientèle des sports d'hiver, qui appartient dans l'ensemble à des catégories socio-professionnelles privilégiées, précise Bernard Jacques, le directeur de l'office du tourisme de Val-Thorens. L'hiver, à partir de

17 heures, et l'été, dès le début de l'après-midi, nous devons être en mesure de proposer à notre clientèle des activités de loisirs complémentaires au ski. De plus, nous devons essayer d'assurer un meilleur remplissage de la station en dehors des périodes de pointe, et les stages de tennis, comme les festivals d'échecs ou de scrabble que nous organisons l'été, peuvent y contribuer. »

La comparaison des conditions des fédérations françaises de ski et de tennis démontre, en effet, que bon nombre d'entre eux pratiquent, assidûment ou occasionnellement, ces deux disciplines. « Cet hiver déjà, certaines personnes ont programmé leurs vacances à Val-Thorens parce que c'est la seule station qui dispose de courts de tennis couverts, indique Alain Renaudin, le directeur du club. Le ski jusqu'à 22 heures ou en cas de mauvais temps, c'est l'assurance d'avoir une autre occupation sportive. D'autre part, on s'est aperçu que 40 % des clients de la station viennent pour accompagner leur conjoint ou leur famille mais ne skient pas. Le tennis peut les intéresser. »

À ce moment de choisir leur stage, peu de gens optent « naturellement » pour la montagne. Ainsi, pour augmenter leur attrait, certaines stations sont amenées à proposer des stages de tennis d'été à mi-temps, parfois même combinés avec des stages de ski sur glacier (Les Deux-Alpes, Tignes, Val d'Isère), ou des stages de planche à voile ou de bobcat (Tignes), avec des stages « pleine forme » lo-

chant un programme de prise de conscience corporelle, de gymnastique et des parcours en pleine nature (Les Arcs), etc.

Pour attirer cette clientèle a priori réticente à la montagne, les stations confient aussi le plus souvent l'organisation de leurs stages à quelques grands noms de la profession, déjà implantés ailleurs. « Grâce à l'image de marque de Pierre Barthès, explique Alain Renaudin, nous pouvons nous bénéficier du « top-plein » du cap d'Agde à certaines périodes de l'année, notamment pendant les vacances. »

Pression

Entre le cap d'Agde et Val-Thorens, les conditions atmosphériques sont évidemment très différentes. De 760 mm de mercure au niveau de la mer, la pression atmosphérique tombe à 575 mm à 2 300 m d'altitude, soit une chute de 25 %. Les balles de tennis ne deviennent-elles pas alors de véritables cailloux et doivent être remplacées par des balles un peu dégonflées qui sonnent inajustables ailleurs.

Cette adaptation à la surface et aux balles faite, la nature du tennis pratiqué ne varie pas fondamentalement par rapport au niveau de la mer. « Tant au plus la moindre résistance de l'air favorise-t-elle un jeu un peu agressif en privilégiant le service et les coups d'attaques », précise Philippe Honoré, l'animateur des stages à Val-Thorens. « Le contenu pédagogique est le même qu'au cap d'Agde, poursuit-il. Nous donnons aux

gens le temps de s'adapter le premier jour. Le rythme du stage est peut-être un peu moins soutenu avec des périodes de récupération plus longues mais cela va tout à fait dans le sens de notre enseignement. Nous voulons privilégier la réflexion des stagiaires pour leur apprendre à mieux analyser le jeu tactiquement pour pouvoir toujours réagir à bon escient. »

L'adaptation de l'organisme à l'altitude est importante pour des sujets qui d'habitent pas habituellement la montagne. Elle a été étudiée par les médecins chargés de faciliter auprès des athlètes la préparation des Jeux olympiques de Mexico en 1968, et notamment par le docteur Villac, membre de la commission médicale du Comité national olympique et sportif français qui accompagnait notre délégation.

Avec la baisse de la pression atmosphérique, la principale donnée physique est la raréfaction de l'oxygène dans l'air qui passe de 21 % au niveau de la mer à 16 % à cette altitude. Conséquence de ces deux phénomènes, la pression partielle de l'oxygène est réduite de 159 à 121 mm de mercure dans l'air inspiré et de 103 à 71 mm de mercure dans les alvéoles pulmonaires. Il en découle une limitation de l'absorption maximale d'oxygène (entre 10 % et 25 %), avec une diminution de la pression partielle d'oxygène dans le sang artériel pouvant atteindre 87 % dans l'effort. Ces données physiques entraînent une limitation de l'appareil respiratoire et du système cardiovasculaire avec une modification de la formule sanguine.

Récupérer

« Les premiers processus mis en œuvre pour cette adaptation, explique le docteur Villac, se traduisent par l'augmentation du rythme cardiaque et du travail respiratoire pour réaliser une irrigation et une ventilation accrues. D'où une sensation de gêne et une diminution des capacités aérobie constantes pendant les trois premiers jours. Le rythme cardiaque tend ensuite à se stabiliser au même chiffre ou à un chiffre très légèrement supérieur à celui constaté au niveau de la mer ; mais ce retour à un rythme normal est compensé par une augmentation du débit sanguin. Il apparaît alors que la préparation cardiaque partielle semble se faire plus rapidement en altitude (le retour à 110 ou 120 pulsations par minute est plus rapide), mais que la récupération complète est plus longue qu'au niveau zéro. »

Pour la pratique du tennis, poursuit-il, on ne doit pas se laisser abuser par l'apparente rapidité de la récupération cardiaque, et les temps de repas doivent au contraire être allongés pour éviter une fatigue cardiaque liée à un travail en fait plus intense en altitude. Dans un match, il ne faudrait pas hésiter à « relâcher » ses chaussures plus souvent pour récupérer.

Cette adaptation à l'altitude se manifeste aussi par l'augmentation du nombre des globules rouges et de la concentration sanguine en hémoglobine. Après une vingtaine de jours d'adaptation, cette augmentation peut être de l'ordre de 1/10^e. Les sportifs, gros consommateurs d'oxygène, peuvent donc tirer un profit important d'un séjour en altitude dont les effets bénéfiques peuvent se prolonger environ trois semaines (durée de vie des globules rouges), avec toutefois une petite baisse de régime pour la réadaptation au niveau de la mer, vers le quatrième ou le cinquième jour.

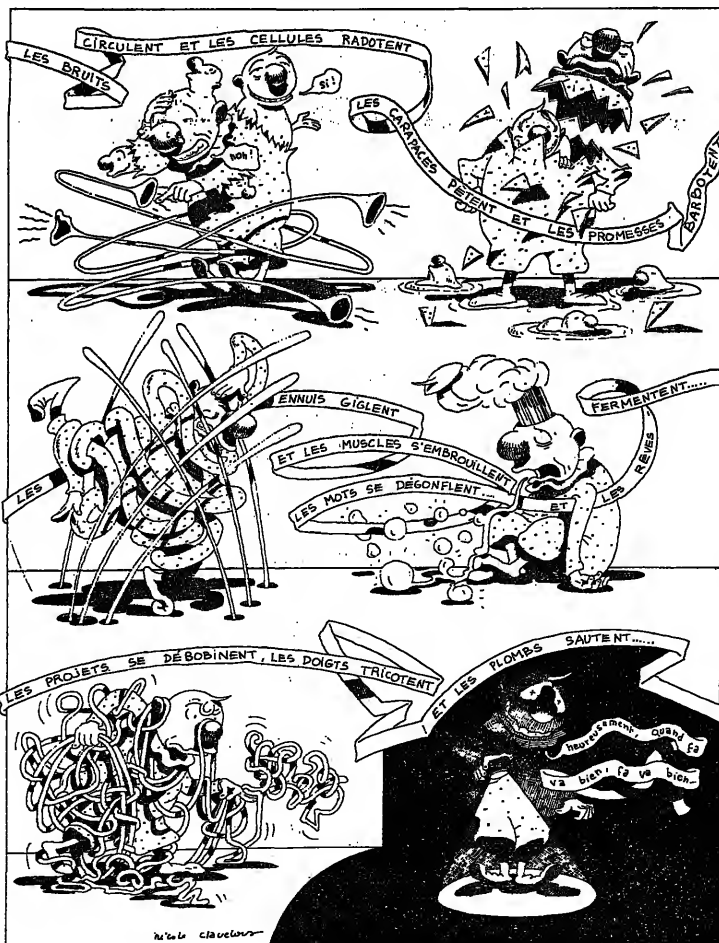
L'entraînement en altitude, résume le docteur Villac, consiste en une expansion des capacités physiologiques. Le rendement du sportif s'en trouve amélioré par l'adaptation de l'appareil respiratoire et du système cardio-vasculaire et une capacité accrue de l'organisme à transporter de l'oxygène. Les footballeurs brésiliens qui avaient préparé la coupe du monde 1970 (Mexique) en altitude s'étaient aperçus qu'ils résistent mieux à la fatigue que leurs adversaires en fin de

match, où ils faisaient souvent la différence. Ils ont déjà retenu Four-Romeu (1 800 m) pour leur ultime stage avant la Coupe du monde 1982 en Espagne. Si l'équipe de France se qualifie, nous effectuerons aussi la préparation en altitude, à Four-Romeu ou dans les Alpes. »

« Loin de moi donc l'idée de dissuader les gens de faire des stages de tennis en altitude, conclut-il. A condition, bien sûr, de ne pas avoir de contre-indications cardiaques et de tenir compte des quelques recommandations évacuées plus haut. J'ajoute que les candidats idéaux consisteraient à préparer ce stage par une douzaine de jours d'adaptation, auquel cas le tennisman pourrait constater de surcroît à son retour une nette amélioration de sa « capacité de travail. »

En savoir plus

- Des ouvrages
 - La Fédération Française de Tennis (F.F.T.T.).
 - L'Annuaire du tennis (Calmann-Lévy).
 - Le Livre d'or du tennis (SOLARI).
 - Les Grands du tennis (P.).
 - Tennis (Hachette).
 - Bjorn Borg, « Gagner » (Laffont).
 - Tennis, psychologie et efficacité (Chron).
 - Comment jouer au tennis ? (O.G.P.).
 - Borg, mes 100 conseils pour mieux jouer au tennis (Trévies).
- Des revues
 - Tennis magazine.
 - Tennis de France.
 - Le Monde du tennis.
- Fédération française de tennis
 - 1, avenue Gordon-Bennet, 75016 Paris, tél. : 743-95-81.
- Des adresses de stages en montagne
 - L'Alpe d'Huez (Daniel Costet), du 29 juin au 14 août, Club des sports, 38170, L'Alpe d'Huez, tél. : (78) 80-34-42.
 - Les Deux-Alpes (Daniel Barresin), du 21 juin au 12 septembre, Les Deux-Alpes tennis, S.P. 38, 38860 Les Deux-Alpes, tél. : (71) 82-32-53.
 - Les Arcs (Patrice Dominguez), du 22 juin au 12 septembre, 94, bd du Montparnasse, 75014 Paris, tél. : 329-30-50, ou Les Arcs 1800, 73700 Bourg-Saint-Maurice, tél. : (78) 78-00-23.
 - Flaine (Georges Deniau), du 29 juin au 5 septembre, Flaine information, 23, rue Cambon, 75001 Paris, tél. : 261-55-17.
 - Isola 2000 (François Mathau), du 29 juin au 12 septembre, Novotour, 15, avenue de l'Opéra, 75001 Paris, tél. : 280-47-07.
 - Méribel (Jean-Claude Bardey), du 22 juin au 12 septembre, Club Jean-Claude Bardey, 33, ville Cour, 73019 Paris, tél. : 240-88-69.
 - La Plagne (Eric Lollé), du 29 juin au 5 septembre, Eric Lollé, Résidence de la Plagne-Ballacôte, 73210 Arne, tél. : (78) 09-28-25.
 - Tignes (Joseph Stoepe), du 29 juin au 5 septembre, Club omnisports, 73220 Tignes, tél. : (78) 06-55-81.
 - Val d'Isère (Jacques Fromont), du 22 juin au 30 août, Office du tourisme, 73150 Val d'Isère, tél. : (78) 06-10-83.
 - Val-Thorens (Pierre Barthès), du 22 juin au 5 septembre, puis à partir du 25 octobre pour la saison hivernale, Club Pierre Barthès, 73440 Val-Thorens, tél. : (78) 00-00-76.



Le Monde

DIMANCHE

Les surréalistes appelaient cela « le cadavre exquis » : on écrit une phrase sur un bout de papier, on plie et on passe à son voisin. Pour l'été du Monde Dimanche, douze écrivains ont accepté d'écrire un feuilleton d'inspiration de ce petit jeu. A une différence près : chacun a pu lire les chapitres précédents avant d'entraîner



intrigue et personnages au gré de sa fantaisie.

Les Douze sont, par ordre d'entrée en scène : Henri Troyat, Pierre Jean Remy, Max Gallo, Michel Déon, Roger Grenier, Pierre Bourgeade, Jean-Pierre Gaud, Erik Grenna, Catherine Ribot, Rafael Pividal, François Mallet-Joris et Bertrand Poirot-Delpech.

A quatre pas du soleil

L'HOMME pouvait avoir trente ans. Il était beau - Solange aurait dit de lui : « Beau comme un acteur de cinéma », mais son menton mal rasé, le désordre de sa chevelure, accentuait encore le côté julie goupie qui faisait se planer les dames entre deux âges qui constituaient son ordinaire et sa principale source de revenus.

Lorsque la sonnerie du téléphone avait retenti sous les hanta glafonds de l'appartement de l'avenue Foch, il était occupé à se faire cuire deux œufs au plat dans une cuisine à l'électronique aussi hardie que parfaitement vaine, pulquie, bornée précédemment cette cuisine, l'appartement était rigoureusement désert.

« Merde ! grognait-il à mi-voix. On ne peut plus manger en paix, chez ces putes ! »

Il traîna les pieds jusqu'au récepteur téléphonique le plus proche, dans le vestibule superbe ment vide : face à lui, la marque carcérale laissée dans le par un Derrain absent. Derrière lui, la place nue d'un petit Dufy.

« Etienne Delachaux ? »

Il avait eu un petit rire : la voix de Solange, à l'extrême bout du fil, était celle d'une dame en visite. Des amies de son père, jadis, dans le petit salon attenant à la plûserie de Barbezieux.

« Etienne Delachaux ? Je regrette, madame, mais M. Delachaux n'est pas ici. C'est de la part de qui ? »

La pauvre Solange bafoflait : allait-elle révéler son nom, voire révéler le propos de son appel à un inconnu ? Mais cependant qu'elle hésitait à lui répondre, lui n'hésita pas : la nouvelle qu'il convenait de répandre avec autant de publicité que possible était trop belle pour qu'il renoncât à la révéler, fût-ce à une dame qu'il ne connaissait pas et dont la voix avait, au téléphone, les accents d'une hurlement de Barbezieux.

« En fait, M. Delachaux n'est plus ici. Il ne sera même plus jamais ici, pour la triste raison qu'il est mort. »

Il y eut un silence dans le téléphone. Un silence absolu, interdit, et Fred - on l'appellera Fred : il ne craignait guère, toujours son effet. Puis, comme le silence durait toujours, il décida de continuer à jouer sa comédie.

« Je suis, c'est horrible, vous savez, de la famille ! »

Sa dernière question était oiseuse et inutile. Peut-être même dangereuse : et si cette femme à l'accent barbezien allait s'étonner de la présence d'un inconnu dans la maison ? Il s'en rendit tout de suite compte et enchaîna très vite.

« Est-ce que je peux vous demander à quel sujet vous souhaitez parler à M. Delachaux ? »

Mais son inquiétude était, elle aussi, inutile. Non seulement Solange n'avait pas relevé le caractère incongru de la phrase qui avait échappé à Fred, mais encore n'avait-elle à peu près rien écouté de ce qu'il lui avait dit : la voix seule, la voix un peu traînante - il traînait ses savates sur le plancher, - les sonorités très sombres et fatiguées de la voix du voyou, l'avaient fascinée. Et elle avait pensé en elle-même :

« On dirait un de ces types qui parlent dans le poste. » Aussi

n'hésita-t-elle désormais plus un instant à lui révéler la vérité.

« C'est à propos du portefeuille, avoua-t-elle d'une seule haleine. Le portefeuille de M. Delachaux que j'ai trouvé. »

Cette fois, ce fut Fred qui se tut. Il avait tout prévu - ou plutôt ses patrons avaient tout prévu - sauf que cet imbécile de Delachaux irait perdre son portefeuille.

« J'ai trouvé le portefeuille de M. Delachaux et je voulais savoir si je pouvais vous le rapporter. »

Il avait fallu quelques instants à Fred - quel nom parfaitement inutile ! - pour retrouver ses esprits : Delachaux avait perdu son portefeuille ? Il le récupérerait, ferait faire la bonne femme et on ne lui en serait que plus reconnaissant. Aussi se fût-il plus suave pour lui faire sa proposition.

« Écoutez, madame, c'est très aimable de votre part. Et très honnête. Si ! Si ! Beaucoup de gens n'en auraient pas fait autant. Je ne peux pas vous proposer de venir ici : l'appartement est en désordre. Mais peut-être pourrions-nous nous rencontrer quelque part. Je ne sais pas... A Montparnasse. Vous connaissez la Closerie des Lilas ? »

Solange connaissait le Fouquet's où allaient les gens très riches : le drogiste, un peu moins chère ; le restaurant où elle avait fait son festin de midi, mais tout cela, c'était son quartier, et sortie des Champs-Élysées... Elle ne voulait pourtant pas montrer son ignorance.

« La Closerie des Lilas ? Oui, bien sûr. »

Fred ne remarqua pas la transformation qu'avait connue dans la bouche de la femme de ménage du buléon arrosé le nom du célèbre établissement du sixième.

« Eh bien ! disons que nous nous y retrouvons demain à 13 heures. Nous prendrons un drink ensemble. »

Un drink... Solange rêvait : cette voix, l'avenue Foch, la Casserie, un drink et Dullah - ou Dullah ? Elle ratait donc dans ce rêve avant même d'avoir demandé à l'homme à quel point de têt dans une voix de velours son nom, au moment de le reconnaître. Lorsqu'elle se rendit compte de son oubli, elle reconnut aussitôt le numéro, mais pour trouver celui-ci occupé : elle le refit dix fois, vingt fois de suite : toujours occupé. Et à la vingt et unième fois, la sonnerie retentit longtemps, longtemps dans le vide : nul ne répondit.

peine Fred avait-il raccroché qu'il avait pris déjà sa décision. Il fallait prévenir les autres. Une erreur avait été commise : autant valait que ce fût lui qui en recueillait les fruits. Aussi appela-t-il tout de suite Denise.

« C'est moi, murmura Laura lorsqu'elle décrocha le téléphone, au troisième étage du petit palais Renaissance, sur les Zaires. Et je croyais vous avoir dit, Fred - comment ? pouvez-vous vous appeler ainsi ? - de ne m'appeler sous aucun prétexte. »

« Je suis, mademoiselle. Mais il y a eu du nouveau. Une

RÉSUMÉ DU CHAPITRE PRÉCÉDENT. - Alors qu'elle faisait, comme chaque matin, le ménage dans un cabinet des Champs-Élysées, Solange Paillet a trouvé au pied d'un fauteuil un portefeuille contenant 7 000 francs, deux cartes de visite en son nom d'Etienne Delachaux, 85, avenue Foch, des photographies et un papier plié en quatre portant cette inscription mystérieuse : « Z sur la droite dans l'air. 7 en plus. Quatre pas. Soleil. »

Interpellée dans son F.L.M. de location, elle partit, l'après-midi, au lieu habituel. Et le soir, s'y tenant plus, elle composa sur le cadran du téléphone, le numéro d'Etienne Delachaux.

② Rendez-vous manqué à la Closerie des lilas

PAR PIERRE-JEAN RÉMY

« La récupérer, cette blague ! Et le rendre à qui de droit. »

Laura sentait qu'elle transpirait. Toute la journée, Denise avait baigné dans une vapeur humide et tiède, gluante... Et la tombée de la nuit n'avait apporté aucune fraîcheur. Mais ce n'était pas seulement cette fausse occupation des langes qui la mettait mal à l'aise : il fallait qu'elle sache. Alors, elle prit son ton le plus anodin :

« Est-ce qu'on vous a dit ce qu'il y avait dans le portefeuille ? »

« Je n'ai pas posé la question. De l'argent, je suppose. Puisqu'il était sous un rond lorsque... »

Les points de suspension dans la voix. Elle eut envie de rire : que le garçon achève sa phrase ! Qu'il ose parler de cette sorte, du sang qui avait giclé sur le mur.

« Lorsque ? »

Mais Fred eut un rire gêné.

« La récupérer, cette blague ! Et le rendre à qui de droit. »

Laura sentait qu'elle transpirait. Toute la journée, Denise avait baigné dans une vapeur humide et tiède, gluante... Et la tombée de la nuit n'avait apporté aucune fraîcheur. Mais ce n'était pas seulement cette fausse occupation des langes qui la mettait mal à l'aise : il fallait qu'elle sache. Alors, elle prit son ton le plus anodin :

« Est-ce qu'on vous a dit ce qu'il y avait dans le portefeuille ? »

« Je n'ai pas posé la question. De l'argent, je suppose. Puisqu'il était sous un rond lorsque... »

Les points de suspension dans la voix. Elle eut envie de rire : que le garçon achève sa phrase ! Qu'il ose parler de cette sorte, du sang qui avait giclé sur le mur.

« Lorsque ? »

Mais Fred eut un rire gêné.

« Vous savez bien de quoi je veux parler. Et puis toutes ces histoires ne sont pas des trucs à raconter au téléphone. »

Elle eut un petit rire :

« C'est bien le moment d'y penser. »

Un silence, puis :

« Écoutez Fred. Vous allez quitter l'appartement sous de suite. Ce n'est pas la peine qu'on puisse vous y trouver. Vous reprendrez le portefeuille et vous nous l'apporterez ici. Demain, le vol Air France de demain après-midi, s'il y a de la place. Sinon, vous vous débrouillerez. Vous passerez par Milan. »

Un rire sous les lèvres : un rire de petite fille. Et puis la voix d'un homme, très grave, très sombre, qui lui disait de se taire.

Le rire, alors étouffé, gras : un rire de femme, soudain appuyé contre une porte, dans l'ombre. Elle en avait assez de cette conversation et de ce Fred impétueux et veule : Laura raccrocha. L'instant d'après, elle entra dans la chambre de son père :

« On a retrouvé ton portefeuille. Fred te le rapporte demain. »

Etienne Delachaux poussa un soupir de soulagement.

« Alors, rien n'est perdu. Et le corps ? On a retrouvé le corps ? »

La main de Laura était posée sur son épaule. Il se pencha vers elle, et dit, d'une voix grave, d'une voix d'homme, d'une voix de Dieu, qu'elle ressemblait à son père. Un instant, il eut le désir profond, poignant, d'avancer à son tour les mains. Toucher le visage, cette peau... Mais il se retint.

« Tant qu'on n'aura pas retrouvé Berrier, je ne serai pas tranquille. »

Puis, lui aussi posa la question :

« Et Fred l'a dit ce qu'il y avait dans le portefeuille ? »

L'argent, les photos, oui... Mais le papier ? Le visage de Laura était soudain celui d'une Simonette Vespucci qu'il avait connue dans une autre vie. Comme si tout - une vie, donc, ses amours, Rose, sa femme, et le sourire énigmatique, enfanta, cruel, terrifié parfois de Laura : tout donc - pouvait se résumer à quelques lignes en marge de la reproduction de tableaux vels.

« Il n'a pas posé la question. »

Etienne Delachaux haussa les épaules : que peut-on attendre d'un gigolo mal rasé qui danse le tango au Ritz en se faisant donner du Fred par des vieilles dames poudrées ?

« Il est déjà venu à Venise, ce zèbre ? »

« Je ne sais pas. Je ne lui ai jamais beaucoup parlé ! »

Delachaux l'espérait bien, que Laura n'ait jamais beaucoup parlé au petit voyou ! Il haussa de nouveau les épaules.

« Eh bien, tu lui prépareras une visite organisée de la ville ! Il faut qu'il en ait pour son argent ! »

Le sourire de Delachaux était, subitement très dur : il y avait ce Toinu, dans une île près de Burano, qui savait régler pour

lui les problèmes de ce genre. Mais Laura avait compris.

« Je n'en occuperai. »

Il soupira.

« Maintenant, laissez-moi... »

Le passemur d'entrée se pencha sur son front lui donna l'air d'une momie pensive et triste. Il fallait tout recommencer, on ! Laura comptait pour lui six gouttes de la petite bouteille rouge qu'elle apportée le docteur Dappertout, puis posa le verre à sa poche de sa main. Dappertout avait dit : « Six gouttes, pas une de moins, n'est-ce pas ? » Mais il voulait dire : pas une de plus. Elle quitta la chambre au point des pieds : la momie de ce qui avait été son père gisait de tout son long, raide et maigre, épousée comme un grand schassier l'ondroyt, sur un divan drapé de madras rouge.

Revenue dans le salon sur la Giocosa, Laura ouvrit alors un carton à chaussures. Elle en sortit une liasse de lettres attachées par un ruban rose et qui toutes portaient le nom de sa mère : évidemment, et pour la millième fois peut-être, elle en reprit la lecture. C'était en 1951, et à Trieste, que Rose Trimarchi avait, pour la première fois, noté la formule :

« Z sur la droite, deux fois. Y en plein. Quatre pas. Soleil. »

Soleil : elle ferma les yeux. Elle avait comme un éblouissement. Tous ces morts...

« PENDANT que, sur la

toile blanche de la table de sa

maison, la tête dans ses

bras croisés, Solange

s'était endormie.

Il était 12 h 45 le lendemain lorsque elle sortit du

métro - ligne de Sceaux -

R.E.R. - à la station

Port-Royal. Il pleuvait

docement et elle demeura

quelques instants indécise : ces larges

avenues qui se coupent en un car-

refour mal défini, des statues,

des arbres... Puis, subitement,

tout à fait sûre d'elle, elle tra-

versa ce qu'il restait de boulevard

Saint-Michel à l'endroit précis

où, face à l'hôtel de Beauvoir -

pourquoi se remémorer ? -

celui-ci se jette à la fois dans le

double flux du boulevard de Port-

Royal et du boulevard du Mont-

parnasse pour en sortir miraculeu-

sement indemne et devenu

avenue de l'Observatoire. De

l'autre côté, entourée d'arbres

mouillés, elle devint la mar-

quise et la porte à tambours de la

Closerie des lilas dont une collè-

gue du cinéma lui avait obli-

giquement donné les nom et em-

placement exacts.

Le bar était sombre mais

bruyant et agité, à cette heure

déjà avancée de l'avant-déjeuner.

Mais à l'aise dans son tailleur pi-

stache qu'elle avait sorti de la

housses de matière plastique où il

dormait depuis plus de cinq ans,

elle fit quelques pas dans la salle,

elle fit à la seule table encadrée

et d'autorité, commanda au bar-

man qui ne la reconnaissait pas un

gin-fizz. Elle avait lu cela dans

un livre... Puis elle attendit. Elle

se dit que le monsieur à la voix

chaude et mélancolique ne saurait

attendre à venir. Dans son sac

de cuir rouge qui détonnait sa-

perement avec le vert pâle de son

ensemble, il y avait le porte-

feuille.

(Lire la suite page X)



THÉRIE DALY